

LIVRE DIXIÈME DES MORALES DE SAINT GRÉGOIRE SUR LE LIVRE DE JOB

CHAPITRE PREMIER

Quelle a dû être la vertu de Job, pour qu'il demeure toujours victorieux dans tous les combats que ses amis lui livrent l'un après l'autre.

Quand un fort et vaillant athlète se présente sur le champ du combat et de la lutte, ceux dont les forces sont moindres l'attaquent l'un après l'autre, afin que, succédant tour à tour à celui qui aura été vaincu, ils affaiblissent peu à peu ce brave lutteur, le fatiguent sans cesse par les efforts redoublés de ses fréquentes victoires, et qu'ainsi ils puissent surmonter, par un continuel renouvellement de combat, celui qui les surmonte par sa force et par sa vigueur.

C'est ainsi que le bienheureux homme Job, combattant en présence des anges et des hommes comme un fort athlète, fait paraître, contre ces différents adversaires qui se succèdent les uns aux autres pour l'opprimer, une force et une valeur infatigable. Éliphas s'est présenté le premier, Bildad est venu ensuite, et Tsophar paraît le dernier dans le champ de ce combat. Ils déploient tous leurs efforts pour vaincre leur adversaire, mais ils ne peuvent abattre la grandeur de son courage et la force de son cœur. Car leurs paroles font bien voir qu'ils ne jettent que des coups en l'air, puisqu'en reprenant mal à propos un si saint homme, ce sont des discours perdus, que le vent emporte. C'est ce qui paraît clairement en ceux que fait ici Tsophar de Naama, qui ne commence que par des injures et des invectives.



CHAPITRE ONZIÈME DU LIVRE DE JOB

1. *Tsophar de Naama prit la parole et dit : 2. Celui qui parle tant n'écouterait-il pas à son tour ? Et suffira-t-il d'être un grand parleur pour paraître juste ? 3. Tes vains propos feront-ils taire les gens ? Te moqueras-tu, sans que personne te confonde ? 4. Tu dis : Ma manière de voir est juste, et je suis pur à ses Yeux. 5. Oh ! si Dieu voulait parler, s'Il ouvrait les lèvres pour te répondre, 6. et s'Il te révélait les secrets de sa Sagesse, et l'étendue de sa Loi, tu verrais alors qu'Il ne te traite pas selon ton iniquité. 7. Prétends-tu sonder les Voies de Dieu, parvenir à la connaissance parfaite du Tout-Puissant ? 8. Il est plus haut que les cieux : que feras-tu ? Plus profond que l'enfer : que sauras-tu ? La mesure en est plus longue que la terre, Il est plus large que la mer. 10. S'Il bouleverse toutes choses et qu'Il les réduise comme en un monceau, qui s'y opposera ? 11. Car Il connaît les vicieux, Il voit facilement les coupables. 12. L'homme, au contraire, a l'intelligence d'un fou, il est né comme le petit d'un âne sauvage. 13. Mais toi, tu as affermi ton cœur, et tu as élevé tes mains contre Dieu. 14. Éloigne-toi de l'iniquité qui est dans ta main, et ne laisse pas habiter l'injustice dans ta maison. 15. Alors tu lèveras ton visage sans tache, tu seras inébranlable et ne craindras rien; 16. Tu oublieras tes souffrances, tu t'en souviendras comme des eaux écoulées. 17. Et une lumière éclatante, comme celle du midi, t'éclairera le soir. Et quand tu penseras être perdu, tu t'élèveras comme l'étoile du point du jour, 18. tu seras plein de confiance, et ton attente ne sera plus vaine; tu regarderas autour de toi, et tu reposeras en sûreté. 19. Tu te coucheras sans que personne ne te trouble. Et plusieurs t'adresseront leurs requêtes. 20. Mais les yeux des méchants seront consumés; pour eux point de refuge; et l'abomination de l'âme, voilà leur espérance !*

CHAPITRE II

Que quand on reprend les opiniâtres et les méchants, ils deviennent pires, et au lieu de se corriger, ils s'efforcent de noircir par des calomnies l'honneur de ceux qui les reprennent. Mais que les bons s'humilient et se corrigent quand on les reprend.

Celui qui parle tant n'écouterait-il pas à son tour ? Et suffira-t-il d'être un grand parleur pour paraître juste ?

Les gens querelleurs et opiniâtres ont accoutumé de changer souvent de discours et de ne jamais répondre directement aux bonnes raisons que l'on leur dit, de crainte que s'ils ne pouvaient les détruire, ils ne parussent vaincus. Et quelque peu que les justes parlent, comme c'est pour les guérir de leurs vices, ils trouvent qu'ils parlent beaucoup, et ils ne peuvent les souffrir. C'est pourquoi ils tâchent de rendre criminel tout ce qu'on dit contre leurs crimes. Ainsi nous voyons ici que Tsophar, voulant reprendre le saint homme Job, qui avait tiré de la source même de la vérité les paroles excellentes qu'il avait dites, l'appelle ici *un grand parleur*. Parce que les oreilles des insensés et des pécheurs appellent «trop parler» les justes reproches que la Sagesse éternelle fait par la bouche des justes contre leurs péchés. Les méchants n'estiment rien de bon et de juste que ce qu'ils pensent eux-mêmes, et ils considèrent les

paroles des saints comme inutiles et superflus, en ce qu'elles sont contraires à leurs sentiments.

Ce n'est pas que Tsophar ait dit une fausseté lorsqu'il a assuré qu'un homme qui parle beaucoup ne pouvait être justifié, puisque tous ceux qui, sortant de la retenue d'un sage silence, se laissent emporter avec indiscretion à des discours inutiles abandonnent ce qui pouvait maintenir leur âme dans l'innocence. Car l'Écriture dit par la bouche d'un prophète : *Le silence est le gardien de l'âme*. Et Salomon : *Comme une ville ouverte et sans enceinte de murailles, ainsi est celui qui ne peut retenir son esprit en parlant* (Pr 25,28). Et dans le même livre : *Celui qui parle beaucoup ne manque pas de pécher* (Pr 10,19). David dit aussi : *L'homme qui se laisse emporter par sa langue ne prospérera point sur la terre* (Ps 139,12). Toute la vertu de la vraie science se perd lorsqu'elle paraît sans avoir pour garde la discrétion. Ainsi, il n'y a rien de plus vrai qu'un *grand parleur ne peut être justifié*. Mais les meilleures choses ne sont point bien dites quand on ne considère pas à qui on les dit. Et quand les vérités que l'on prononce contre les méchants blessent l'innocence des bons, elles perdent toutes leurs forces, et, si l'on peut parler ainsi, elles s'émeussent, en frappant contre la fermeté et la vertu impénétrables des saints.

Comme les méchants ne peuvent entendre avec patience les bonnes choses qu'on leur dit, et qu'ils ne veulent point changer de vie, ils ne pensent qu'à répondre, de quelque manière que ce soit, aux vérités qui les condamnent. C'est pourquoi Tsophar ajoute : *Tes vains propos feront-ils taire les gens ? Te moqueras-tu, sans que personne te confonde ?* Un impertinent ne souffre qu'à grande peine la vérité, et en ces cas, le silence lui est un tourment. Il s'imagine que les meilleures choses que l'on dit sont autant de railleries qui le tournent en ridicule, et les paroles de vérité qu'il entend, réveillant dans sa conscience le fâcheux remords de ses fautes, il s'anime d'autant plus d'un esprit de contradiction et d'aigreur, qu'il est plus sensiblement piqué dans le fond du cœur par les justes répréhensions de ses péchés. Ainsi, il ne saurait les supporter parce qu'elles lui causent des douleurs cuisantes en renouvelant ses blessures, et il se figure que tout ce que l'on dit en général contre les pécheurs ne s'adresse qu'à lui seul. Il a honte de voir que l'on expose aux yeux du monde ce qu'il se souvient d'avoir commis en secret, de sorte qu'il se prépare aussitôt à la défense, afin de couvrir la honte de ses crimes, par une réponse encore plus criminelle. Les justes regardent comme une action de charité le soin que l'on prend de les reprendre, quand ils ont fait quelque faute; les méchants, au contraire, considèrent les réprimandes comme des injures et des moqueries. Les justes s'humilient aussitôt avec déférence et soumission, et les méchants se défendent avec aigreur et emportement. Les justes regardent le secours des corrections comme le moyen le plus sûr pour se maintenir dans l'innocence et pour apaiser la colère du Juge à venir par le châtiment présent de leurs fautes; les méchants, au contraire, considèrent les répréhensions les plus charitables comme des offenses et des persécutions, parce qu'en découvrant leurs péchés, elles ternissent toute la gloire de leur réputation aux yeux du monde.

C'est pourquoi la Vérité dit par la bouche de Salomon en la louange des justes : *Instruis le juste, et il recevra l'instruction avec empressement* (Pr 9,9).

Et, dans le même livre, Elle blâme l'opiniâtreté des méchants, en disant : *Celui qui instruit le moqueur se fait injure à lui-même* (Pr 9,7). Car il arrive d'ordinaire que, ne pouvant excuser le mal qu'on reprend en eux, la mauvaise honte qui les empêche de l'avouer les rend plus insolents et plus criminels. Et ils en vont souvent jusqu'à cet orgueil que de chercher des choses à reprendre dans la vie de ceux qui les reprennent de leurs vices, s'imaginant être moins coupables s'ils peuvent imposer des crimes à ceux qui sont innocents. Et comme ils ne peuvent en trouver de vrais, ils en inventent de faux, afin d'avoir ce vain avantage, que ceux qui veulent les corriger ne paraissent pas plus justes qu'eux.

C'est pourquoi Tsophar, étant piqué de ce qu'il s'imaginait que Job avait voulu se moquer de lui en le reprenant, a recours à ces paroles pleines de mensonge pour lui répondre : *Tu dis : Ma manière de voir est juste, et je suis pur aux Yeux de Dieu*. Si on considère bien tout ce qu'a dit Job, on trouvera que cette accusation est parfaitement fausse, puisqu'on ne peut dire que celui-là s'estime pur et innocent, qui parle ainsi de lui-même : *Suis-je juste, ma bouche me condamnera*. Mais c'est le propre des méchants que d'imposer de faux crimes aux autres, en même temps qu'ils refusent de pleurer les leurs qui sont véritables. Et ce leur est une espèce de consolation que de noircir par leurs calomnies la réputation de ceux qui les reprennent et qui les corrigent.

Il faut remarquer que quand les méchants témoignent souhaiter quelque chose d'avantageux à leurs prochains, ce n'est d'ordinaire qu'en paroles, et afin d'en dire ensuite du mal, ne leur paraissant favorables en de petites choses qu'afin d'être creux dans leurs calomnies en des choses plus considérables. C'est ce qui fait dire ici à Tsophar : *Oh ! si Dieu voulait parler, s'Il ouvrait les lèvres pour te répondre !* Car c'est l'homme qui parle à lui-même quand ses sentiments ne sont point épurés, par l'Esprit de Dieu, de la prudence charnelle. Quand c'est la chair qui les fait naître dans l'âme et qui attire, pour ainsi dire, l'âme au dehors, en sorte qu'elle ne voit que par les yeux de sa chair et n'a d'autres pensées que celles qu'elle lui inspire. D'où vient que la Vérité dans son évangile dit à Pierre, qui avait des sentiments tout charnels : *Tes pensées ne sont pas les Pensées de Dieu, mais celles des hommes* (Mt 16,23), tandis que, quand il parlait avec des sentiments plus spirituels et plus véritables, Jésus Christ lui dit : *Ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux* (Mt 16,17).

CHAPITRE III

Que les grâces que Dieu communique à ceux qu'Il a commencé d'aider sont des ouvrages

manifestes de sa divine Sagesse, mais que quand Il abandonne ceux à qui Il avait déjà fait part de ses Dons, c'est une conduite si secrète et si cachée que l'Apôtre même n'a pas su la pénétrer.

Qu'entendons-nous par les *Lèvres* de Dieu, sinon ses Jugements ? Car quand les lèvres se ferment, la parole ne peut se former, et l'on ignore la pensée de ceux qui ne parlent point; tandis que, quand les lèvres s'ouvrent pour en faire sortir la parole, on découvre ce que pense celui qui parle. Dieu

donc ouvre ses Lèvres quand Il découvre aux hommes sa Volonté par de manifestes Jugements. Il ouvre sa Bouche pour nous parler, lorsque dissipant l'obscurité de notre âme, Il nous fait connaître tout ce qu'Il veut, tandis qu'Il ferme ses Lèvres et ne nous découvre pas sa Volonté lorsque, par un secret Jugement, Il nous cache ce qu'Il fait.

Ainsi Tsophar, voulant reprendre Job de son intelligence charnelle, et faire paraître quelle était pour lui sa bienveillance et sa charité, lui souhaite des biens qu'il ne connaissait pas lui-même, en disant : *Oh ! si Dieu voulait parler, s'Il ouvrait les lèvres pour te répondre !* Comme s'il disait clairement : J'ai moins de compassion de tes peines que de ton impertinence, voyant que tu n'es plein que de la prudence de la chair, et tout vide de l'Esprit de Vérité. Car si tu connaissais les secrets Jugements de Dieu, tu ne t'emporterais jamais à parler si insolemment contre Lui.

Quand Dieu tout-puissant nous élève à la connaissance de ses Jugements, Il dissipe en même temps l'aveuglement de notre ignorance, et, ouvrant ses Lèvres, Il répand sur nous ses célestes enseignements, et c'est ce que Tsophar veut nous faire connaître par ces paroles qu'il dit ensuite : *Et s'Il te révélait les secrets de sa Sagesse.* Quand Dieu gouverne et conduit ceux qu'Il a créés, qu'Il accomplit en eux le bien qu'Il y a formé, et qu'Il aide par les inspirations de sa Grâce ceux à qui Il a commencé de communiquer ses Dons, ce sont des ouvrages manifestes de la divine Sagesse, puisque personne n'ignore qu'Il gouverne avec bonté ceux qu'Il a créés, par une faveur toute gratuite, et que, quand Il communique ses Dons spirituels, c'est Lui-même qui accomplit en nous le bien que la libéralité de sa Grâce a commencé d'y répandre.

Mais ce sont des ouvrages secrets de sa Sagesse impénétrable lorsqu'Il abandonne ceux qu'Il a créés, lorsqu'Il n'achève point dans leurs cœurs le bien qu'Il avait commencé d'y former, lorsque, après y avoir répandu les lumières de sa Grâce, Il permet qu'elles en soient chassées par des tentations charnelles, qui couvrent l'âme de ténèbres, lorsqu'Il ne maintient point par la vertu de sa divine Protection les Dons qu'Il a conférés, lorsque, excitant en nos cœurs d'ardents désirs d'aller à Lui, Il nous laisse, par un jugement secret, languir dans l'infirmité et l'impuissance de notre nature.

Peu sont capables de rechercher ces secrets de la Sagesse divine, et nul ne peut les pénétrer, parce qu'il est très juste qu'étant encore mortels, nous ignorions la juste Conduite que tient sur nous la Sagesse, qui est immortelle. Toutefois, contempler les secrets de cette Sagesse divine, c'est concevoir en quelque sorte son inconcevable Puissance, parce que, encore que nous ne puissions arriver à la connaissance de ces mystérieux conseils, notre impuissance nous apprend, mieux que toutes choses, qui est Celui que nous devons craindre.

Saint Paul s'était occupé à la recherche des secrets de la Sagesse divine, quand il disait :

O profondeur de la Richesse, de la Sagesse et de la Science de Dieu ! Que ses Jugements sont insondables, et ses Voies incompréhensibles ! Qui a connu la Pensée du Seigneur, ou qui a été son conseiller ? (Rm 11,33-34). Étant fatigué dans cette recherche, et en ayant néanmoins tiré l'avantage de reconnaître sa propre faiblesse, ce grand Apôtre s'était écrié peu auparavant :

O homme, toi plutôt, qui es-tu pour contester avec Dieu ? Le vase d'argile dira-t-il à celui qui l'a formé : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? (Rm 9,20).

Celui donc qui, ne pouvant pénétrer les secrets Jugements de Dieu, rentre dans la connaissance de sa propre faiblesse et de sa misère, et s'instruit lui-même dans la science de l'humilité, trouve, pour ainsi dire, les secrets de la sagesse, en ne pouvant les trouver, puisque son impuissance d'y pénétrer lui apprend à les craindre avec un profond abaissement, en sorte que celui que son infirmité éloignait de la connaissance de lui-même y revient par l'humilité. Ainsi Tsophar, qui n'était savant que dans la croyance qu'il avait de l'être, et qui faisait paraître son ignorance dans l'arrogance et la vanité de ses paroles, souhaite ce que lui-même ne possède pas à celui qui, étant beaucoup meilleur que lui, avait déjà l'avantage qu'il lui souhaitait, car il fait ostentation de cette même sagesse, qu'il témoignait souhaiter à son ami, lorsqu'il ajoute : *et l'étendue de sa Loi.*

CHAPITRE IV

Que la Loi de Dieu, qui n'est autre que la charité, nous ordonne de L'aimer de toutes les puissances de notre âme, et d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, en ne lui faisant jamais de mal, et lui faisant tout le bien qu'il nous est possible.

Que faut-il entendre par la Loi de Dieu dont parle ici Tsophar, sinon la divine charité, qui grave dans notre cœur les préceptes que nous devons suivre dans nos actions. C'est de cette même Loi que le Sauveur parle dans son Évangile quand Il dit : *Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.* (Jn 15,17). Et saint Paul : *L'amour est donc l'accomplissement de la Loi.* (Rm 13,10). Et dans une autre de ses épîtres : *Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la Loi de Christ.* (Ga 6,2). De sorte que rien ne mérite mieux d'être appelé la Loi de Jésus Christ que la charité. Et nous accomplissons véritablement cette Loi divine quand nous supportons les infirmités de notre prochain par le sentiment d'un sincère amour.

Cette Loi est dite avoir beaucoup d'étendue, parce que la charité se communique à toutes les actions de vertu. Elle commence par deux préceptes, mais elle s'étend ensuite à tous les autres. Car elle prend naissance dans l'amour de Dieu et dans celui du prochain. Mais l'amour de Dieu reçoit trois distinctions, puisqu'il nous est commandé d'aimer notre Créateur de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Sur quoi il faut remarquer que la Parole de Dieu, en nous ordonnant de L'aimer, ne nous exprime pas seulement avec quoi, mais même combien nous devons L'aimer, en disant : *de tout*, afin de nous faire connaître que pour Lui être parfaitement agréable, nous ne devons, en L'aimant, ne rien réserver de nous-mêmes.

L'amour du prochain comprend deux préceptes. L'un nous est marqué par ces paroles de l'Écriture : *Ce que tu serais fâché qu'on te fît, prends garde de jamais le faire à autrui.* (Tob 4,16). Et la Vérité nous apprend l'autre par ces paroles de l'évangile : *Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux.* (Mt 7,12). Ce premier précepte, tiré de l'Ancien Testament, est contre notre malice, et le second nous recommande la bienveillance envers nos frères, afin que, d'une part, en ne faisant point le mal

que nous ne voudrions pas souffrir, nous nous abstenions de nuire à notre prochain, et que de l'autre, lui faisant tout le bien que nous souhaiterions que l'on nous fît, nous lui témoignions notre bienveillance, en contribuant autant qu'il nous est possible à son avantage.

Quand nous faisons une sérieuse réflexion sur ces deux choses, nous nous sentons tellement animés à pratiquer toutes les vertus que l'inquiétude de nos désirs n'est pas capable de nous porter à faire tort à notre prochain, ni la nonchalance et la paresse de nous empêcher de lui rendre les assistances que nous lui devons. Car en prenant soin de ne point agir envers les autres, comme nous ne voudrions pas que l'on agît envers nous, notre âme veille avec circonspection sur elle-même, pour ne point s'enfler de vanité par un insolent mépris du prochain, pour ne point se laisser déchirer par l'ambition, pour ne point s'abandonner à l'avarice, jusqu'à désirer le bien d'autrui, pour ne point se souiller d'impureté, ni se corrompre dans des choses illicites en s'abandonnant à ses passions, pour ne point s'enflammer de colère, ni s'emporter jusqu'à vomir des injures contre le prochain, pour ne point se laisser ronger à l'envie, ni s'affliger de la prospérité d'autrui, pour retenir sa langue dans les bornes d'une juste modération, et ne pas souffrir qu'elle s'abandonne à des calomnies, pour ne point s'animer de haine contre nos frères, et ne jamais les outrager par des paroles offensantes.

Quand d'ailleurs on pense à agir envers les autres comme l'on voudrait qu'ils agissent envers nous, on est disposé à faire du bien à ceux qui nous font du bien, à leur en faire encore beaucoup davantage : on est préparé à user de douceur et de tolérance envers les violents et les emportés, et de bonté envers les méchants. On travaille à mettre d'accord ceux qui sont en dissension, et à animer ceux qui sont d'accord à l'amour de la véritable paix.

On s'occupe à donner les choses nécessaires aux pauvres, à enseigner le chemin de la justice à ceux qui s'égarent, à soulager par des paroles de consolation la douleur des affligés, à réprimer par de salutaires répréhensions les passions de ceux qui brûlent de l'amour du monde, à adoucir par la raison et par la prudence la colère et les violences des puissants du siècle. On s'efforce d'assister autant que l'on peut ceux qui sont dans l'oppression et la misère, d'opposer le bouclier de la patience à ceux qui résistent au bien, et de joindre à la patience la sévérité de la discipline contre ceux qui sont pleins d'un orgueil secret. On s'applique à corriger les fautes de ceux qui sont soumis à notre conduite avec un si juste tempérament que ni la douceur qui doit modérer notre zèle ne relâche point trop la sévérité de la justice, ni le zèle qui nous anime à la punition des fautes d'autrui ne dépasse point les bornes de la piété et de la modération. On essaie de se faire aimer des ingrats en les comblant de bienfaits, de se conserver l'amitié de ceux qui ont de la reconnaissance par des services qui leur soient utiles, de dissimuler le mal du prochain quand on ne peut le corriger, et quand on le peut, de témoigner par ses paroles qu'on le condamne. On lutte pour ne point renfermer dans son cœur aucun sentiment d'aigreur et d'animosité contre ceux dont on tolère les fautes sans pouvoir les corriger, pour user de douceur et de condescendance envers les méchants avec une telle circonspection qu'on ne blesse point ce que l'on doit à la fermeté de la justice. On veille à rendre toutes les assistances possibles à son prochain, sans en tirer vanité, à éviter le précipice de l'orgueil,

de telle sorte que l'on ne cesse point de faire le bien, à donner de ses biens aux pauvres en vue des Largesses infinies de Celui qui doit nous récompenser, afin que dans le dépouillement volontaire de nos biens terrestres nous ne craignons jamais d'en manquer, et que les ombres de la tristesse n'obscurcissent point la lumière de la joie qui doit accompagner toutes nos aumônes.

CHAPITRE V

Comment la charité, qui n'est qu'une, se diversifie en une infinité d'effets différents, comme il paraît dans les exemples des pères de l'Ancienne Loi.

Il est donc vrai de dire que la Loi de Dieu a une grande étendue et se divise en beaucoup de branches, puisque, si la charité, qui n'est qu'une, remplit une fois notre âme, elle l'animera en plusieurs manières à une infinité de bonnes œuvres. Nous reconnâtrons clairement cette sainte diversité en parcourant ses divins effets dans le cœur de chaque élu.

Car cela a été la charité qui a premièrement présenté à Dieu par les mains d'Abel une offrande d'agréable odeur, et lui en a ensuite fait souffrir la mort, sans résistance, des mains inhumaines de son propre frère (Gn 4).

C'est la charité qui a appris au divin Hénoch à vivre spirituellement parmi les hommes charnels, et qui l'a élevé en corps et en âme, hors le commerce des hommes, à une vie toute céleste (Gn 5).

C'est la charité qui, mettant Noé au-dessus de la crainte du monde, lui a fait connaître que la Colère de Dieu seul méritait d'être apaisé, et qui, l'ayant exercé par le travail d'un long ouvrage, l'a fait miraculeusement survivre au naufrage de toute la terre (Gn 6-8).

C'est la charité qui fut touchée de honte dans Sem et Japhet pour la nudité de leur père, et qui leur fit couvrir d'un manteau des choses que leur pudeur ne voulut pas voir (Gn 9,22- 23).

C'est la charité qui, ayant élevé le bras du grand Abraham pour sacrifier son fils à Dieu par un prodige d'obéissance, le fit devenir le père d'un peuple innombrable (Gn 22,1-18).

C'est la charité qui, ayant toujours conservé l'esprit d'Isaac dans une parfaite pureté, le remplit de tant de lumières lorsque son grand âge avait obscurci ses yeux corporels, qu'il vit dans les siècles à venir des choses qui ne devaient s'accomplir que longtemps après (Gn 27).

C'est la charité qui porta Jacob à pleurer du fond du cœur la perte de son cher fils, et à supporter avec patience la malice de tous ses autres enfants (Gn 27).

C'est la charité qui apprit à Joseph, après que ses frères l'eurent vendu, à souffrir avec un esprit tranquille la servitude, et à commander à ses frères sans orgueil et sans vanité (Gn 42).

C'est la charité qui, ayant porté Moïse à s'offrir à la mort pour le salut de son peuple qui avait péché, l'anima ensuite par un saint zèle à la punition de ce même peuple, de sorte qu'après avoir voulu mourir pour lui, il se revêtit, aussitôt après, de l'Indignation de Dieu pour punir ses crimes (Ex 32).

C'est la charité qui arma le bras de Phinéas pour la vengeance des péchés des Israélites, et qui, ayant conduit son épée pour percer les deux personnes

qu'il voyait pécher, l'anima d'une colère si sainte qu'elle eut la force d'apaiser celle de Dieu (Nb 25).

C'est la charité qui instruisit Josué lorsqu'il alla découvrir la terre promise, et qui, l'ayant fortifié d'abord pour défendre par ses paroles la vérité contre les déguisements de ses compagnons, le fit encore vaincre ensuite avec plus de gloire par la valeur de son bras contre les ennemis des Israélites (Jos 9).

C'est la charité qui conserva l'humilité de Salomon dans l'éclat de sa principauté et de sa grandeur, et l'intégrité de sa vertu dans son abaissement et son infortune (I Rois 3).

C'est la charité qui obligea David d'éviter humblement la colère d'un roi irrité, et qui lui inspira ensuite un esprit de douceur pour lui pardonner, puisque, après avoir fui son persécuteur qu'il craignait et considérait comme son maître, il ne le regarda pas comme un ennemi lorsqu'il fut en puissance de s'en venger (I Rois 24).

C'est la charité qui donna au prophète Nathan la hardiesse de reprendre David quand il eut péché, et qui quelque temps après le fit prosterner lui-même avec humilité aux pieds de ce prince, pour lui demander une grâce (II Rois 12).

C'est la charité qui ôta au prophète Isaïe la honte de sa nudité lorsqu'il prêchait, et qui, lui ayant comme levé le voile de sa chair, lui a fait pénétrer dans les mystères du ciel (Is 20).

C'est la charité qui, ayant animé Élie du zèle fervent qui lui a fait mener sur la terre une vie toute spirituelle, l'a enlevé même selon le corps hors du commerce de tous les hommes (IV Rois 2).

C'est la charité qui, par le simple et sincère amour qu'elle a inspiré à Élisée pour son maître, lui a fait obtenir son esprit au double (Ibid.).

C'est la charité qui a donné à Jérémie le courage de résister au peuple qui voulait descendre en Égypte et qui néanmoins l'a persuadé d'y descendre ensuite lui-même, par l'amour qu'il portait à ces désobéissants qu'il n'avait pu retenir (Jér 42).

C'est la charité qui a premièrement élevé le prophète Ézéchiël au-dessus de tous les désirs terrestres, et l'a transporté ensuite dans l'air à Jérusalem, suspendu par un cheveu (Éz 8).

C'est la charité qui, ayant porté le jeune Daniel à s'abstenir des viandes de la table de son roi, ferma ensuite en sa faveur la bouche des lions auxquels il avait été exposé (Dn 14).

C'est la charité qui, après avoir éteint durant un temps de tranquillité dans le cœur des trois jeunes Israélites les flammes des vices, tempéra durant celui de leur affliction l'ardeur des flammes de la fournaise, où le roi de Babylone les avait fait inhumainement jeter (Dn 3).

C'est la charité qui, ayant donné la force à saint Pierre de résister aux menaces des princes des prêtres, lui inspira ensuite l'humilité avec laquelle il reçut la répréhension de ceux qui lui étaient inférieurs (Ac 15).

C'est la charité qui, après avoir fait supporter humblement à saint Paul les persécutions des ennemis de l'évangile, lui donna ensuite la hardiesse de s'opposer avec liberté au sentiment de celui qui était au-dessus de lui.

C'est donc avec beaucoup de raison qu'il est dit ici que la Loi de Dieu a une très grande étendue et une infinité de branches, puisque, sans changer

elle prend part aux divers événements des choses, et que sans être différente en elle-même, elle se diversifie et se répand dans une infinité d'effets différents.

Saint Paul fait un dénombrement admirable de cette multiplicité de la loi d'amour, lorsqu'il dit : *La charité est patiente, elle est pleine de bonté; la charité n'est point envieuse; la charité ne se vante point, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne fait rien de malhonnête, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité.* (I Co 13,4-6). Et en effet, *la charité est patiente*, parce qu'elle souffre humblement les maux qu'on lui fait. *Elle est pleine de bonté*, parce qu'elle rend abondamment le bien pour le mal. *Elle n'est point envieuse*, parce que, ne désirant rien en ce monde, elle est fort éloignée d'envier les avantages temporels d'autrui. *Elle ne s'enfle point d'orgueil*, parce que, souhaitant avec ardeur le prix de la récompense éternelle, elle est bien éloignée de concevoir de la vanité pour les biens présents. *Elle ne fait rien de malhonnête*, parce que l'unique amour qu'elle a pour Dieu et pour le prochain lui ôte la vue de tout ce qui est contre l'équité et la justice. *Elle ne cherche point son intérêt*, parce que s'occupant avec la dernière application à la recherche des biens intérieurs et qui ne regardent que son salut, elle n'a nulle pensée pour les biens extérieurs dont les autres sont revêtus et elle néglige, comme des choses qui lui sont étrangères et qui ne la regardent point, tout ce qui est passager, ne reconnaissant rien qui lui soit propre que ce qui doit demeurer avec elle éternellement. *Elle ne s'irrite point*, parce que, étant provoquée par les injures, elle ne se laisse jamais aller à des mouvements de vengeance, en vue du prix inestimable qu'elle attend de ses grands travaux. *Elle ne soupçonne point le mal*, parce que, affermissant son cœur dans l'amour de la pureté, et en arrachant jusqu'aux moindres racines de haine, elle est incapable de penser à rien de ce qui peut la souiller. *Elle ne se réjouit point de l'injustice*, parce que, ayant une vraie dilection pour tous les hommes, elle est fort éloignée de se réjouir même de la perte de ses ennemis. *Mais elle se réjouit de la vérité*, parce qu'aimant les autres comme soi-même, elle n'a pas moins de joie de leur avancement spirituel que du sien propre.

Disons donc avec Job que la Loi de Dieu s'étend en une infinité de branches, puisque par la force de ses instructions elle sert de bouclier à tous les fidèles afin qu'ils puissent soutenir les flèches du péché que le démon lance contre leurs âmes, et que comme cet ancien ennemi les attaque de plusieurs manières différentes, elle les en défend aussi par diverses armes, qu'elle leur fournit pour le repousser.

CHAPITRE VI

Que la considération de nos péchés nous fait souffrir avec patience les Fléaux de Dieu, et que sa Bonté pardonne facilement les fautes que l'on commet par un excès de zèle pour la correction des autres.

Si nous considérons avec une soigneuse application cette Loi de Dieu, nous reconnaitrions combien nous péchons tous les jours contre ses Ordres. Et si nous pesions bien l'énormité de nos fautes, nous supporterions sans doute avec beaucoup de patience les fléaux qu'Il nous envoie, et la charité ne nous

laisserait jamais emporter à l'impatience dans la douleur de nos maux, puisque nous y sommes condamnés par le Jugement de notre propre conscience. C'est pourquoi Tsophar, sachant bien ce qu'il disait, mais ne considérant pas assez à qui il adressait son discours, après avoir parlé des secrets de la Sagesse de Dieu et de l'étendue de sa Loi, ajoute ensuite : *Tu verrais alors qu'Il ne te traite pas selon ton iniquité.* Et en effet, selon que nous l'avons déjà dit, la connaissance de nos fautes diminue beaucoup de l'affliction que nous causent les peines que Dieu nous envoie, puisque l'on supporte la douleur que nous fait le médecin avec d'autant plus de patience que nous savons que la chair qu'il nous coupe était corrompue. Celui donc qui comprend quelle est l'étendue de la loi de charité reconnaît bien que ce qu'il souffre est fort peu de chose, parce que la considération du poids de nos péchés sert à nous en rendre la peine beaucoup plus légère.

Il faut remarquer ici que cela a été un grand péché à Tsophar que d'accuser de péché un homme si juste. C'est pourquoi la Vérité divine reprend justement la hardiesse de ces injustes amis. Cependant Dieu ne laisse pas de leur pardonner leur faute, parce que ce Juge plein de miséricorde traite toujours favorablement ceux qui ne pèchent que par la ferveur d'un zèle qui est animé de son amour. Et en effet, il arrive assez souvent aux plus grands et plus admirables docteurs que le feu de l'éminente charité qui les embrase leur fait excéder les bornes d'une juste correction, et que leur langue s'emporte à dire des choses qui ne devraient point d'être dites, parce qu'ils brûlent, autant qu'ils le doivent de l'amour de Dieu. Mais ces paroles injurieuses qui leur échappent quelquefois leur sont d'autant plus vite pardonnées que le Seigneur voit bien quelle en est la cause.

C'est pour cela qu'il donna autrefois à Moïse ce commandement : *Un homme, par exemple, va couper du bois dans la forêt avec un autre homme; la hache en main, il s'élançe pour abattre un arbre; le fer échappe du manche, atteint le compagnon de cet homme, et lui donne la mort. Alors il s'enfuira dans l'une de ces villes pour sauver sa vie, de peur que le vengeur du sang, échauffé par la colère et poursuivant le meurtrier, ne finisse par l'atteindre s'il y avait à faire beaucoup de chemin, et ne frappe mortellement celui qui ne mérite pas la mort, puisqu'il n'était point auparavant l'ennemi de son prochain.* Nous allons au bois avec un ami lorsque nous examinons les péchés de notre prochain, et nous coupons simplement du bois lorsque nous travaillons avec une intention pure à la correction de ses vices. Mais la cognée nous échappe des mains quand nos répréhensions sont trop rudes et que, nos paroles étant trop aigres, et, pour ainsi dire, trop tranchantes, frappent et tuent notre ami, puisqu'une parole injurieuse fait souvent mourir l'esprit de dilection en celui à qui on la dit. Car la haine s'émeut aussitôt dans le cœur de celui que l'on reprend, si on passe les bornes d'une juste correction en le reprenant.

Celui qui a ainsi tué son prochain du coup inconsidéré de sa langue doit se retirer à l'une des trois villes de refuge pour éviter la mort, c'est-à-dire si, ayant recours aux gémissement de la pénitence, il se cache dans l'unité de ce sacrement, sous la foi, l'espérance et la charité, il ne sera pas réputé coupable du crime d'homicide, et le plus proche parent du mort ne le tuera plus, parce que quand le souverain Juge, qui a pris sur Lui notre nature, et S'est uni à nous d'une si étroite proximité, viendra nous juger, Il ne recherchera plus la

punition de ce coupable, que sa Miséricorde aura caché sous l’asile de la foi, de l’espérance et de la charité.

Ainsi, les fautes qui ne viennent pas de malice sont facilement pardonnées. Et c’est pour cela qu’encore que Tsophar appelle injuste celui que Dieu même avait loué, il n’est pas néanmoins exclu des favorables effets de la divine Miséricorde, parce qu’il ne s’était emporté à ces discours si injurieux à la vertu du bienheureux Job que par le zèle de l’amour divin.



CHAPITRE VII

Que nous connaissons quelque chose de Dieu dans les dons de sa Bonté, qui nous sont comme les traces de ses Voies divines.

Tsophar, ne connaissant pas le mérite de ce saint homme, ajoute par une impertinente raillerie : *Prétends-tu sonder les Voies de Dieu, parvenir à la connaissance parfaite du Tout- Puissant ?* Qu’appelle-t-il ici les Voies de Dieu, sinon la communication de la Grâce, par laquelle Il nous élève aux choses célestes, quand Il nous anime du souffle de son Esprit, et que, nous tirant comme hors des prisons de notre chair, nous reconnaissons, par une contemplation amoureuse, la Beauté de ce divin Créateur qui nous attire à Le suivre. Car quand l’amour de la patrie spirituelle occupe notre âme, Il nous montre le chemin par lequel nous devons marcher pour y arriver, et Il imprime dans notre cœur les divines traces des démarches du Créateur, afin que nous suivions exactement les voies de la véritable Vie par les pas fermes et assurés de nos actions et de nos pensées.

Et en effet, comme nous ne contemplons pas encore Dieu durant cette vie, nous ne pouvons que Le rechercher aux traces de son Amour, afin de pouvoir arriver un jour jusqu’au bonheur de Le voir à découvert, après L’avoir suivi durant cette vie par de saints désirs, seulement comme de côté. David avait exactement suivi ces traces divines, lorsqu’il disait : *Mon âme s’est attachée à Toi.* (Ps 63,9) Et il avait une passion extrême d’arriver jusqu’à la vie bienheureuse de son immense Grandeur, lorsqu’il disait dans un autre

psaume : *Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant : Quand irai-je et paraîtrai-je devant la Face de Dieu ?* (Ps 42,3). Nous arrivons jusqu'à une connaissance parfaite de Dieu, lorsque, ayant entièrement surmonté toute la corruption de notre nature mortelle, Il nous élève au bonheur de contempler clairement sa Divinité.

Maintenant la Grâce que le saint Esprit répand dans notre âme l'élève au-dessus des pensées charnelles, lui imprime un véritable mépris de tout ce qui passe, lui fait dédaigner toutes les choses basses et terrestres, l'enflamme des désirs du ciel, et, malgré le poids de la corruption de sa chair, l'en détache et l'en fait comme sortir par la force de la contemplation. Maintenant ses yeux spirituels font tous leurs efforts pour pénétrer dans la splendeur de cette Lumière infinie, mais ils ne le peuvent, et l'âme ne laisse pas d'aimer toujours ce souverain Être, quoi qu'elle soit incapable de contempler ses Rayons brillants. Car le peu que le Créateur nous découvre de ses Beautés suffit pour nous enflammer, encore qu'Il nous cache durant cette vie mortelle la claire vue de l'excellence de sa Nature. Ainsi, nous marchons à la seule vue de ses Traces, c'est-à-dire par la communication de ses Dons, en Le suivant à la clarté de la lumière de sa Grâce, pendant que nous ne Le voyons pas encore.

CHAPITRE VIII

De l'immensité de Dieu, qui nous est exprimée ici par quatre dimensions corporelles, et qu'elle est impénétrable aux anges même.

Ces Traces divines ne peuvent se découvrir en aucune sorte, parce que l'on ne sait d'où, ni en qui, ni de quelle manière viennent les dons de sa Grâce, selon ces paroles de la Vérité même que saint Jean rapporte : *Le vent de l'Esprit saint souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va* (Jn 3,8). Au comble de la récompense dernière que nous recevrons, nous pourrions bien arriver par la claire vue de notre contemplation à la connaissance du Tout-Puissant, mais non à une connaissance qui soit parfaite, parce que lors même que nous Le verrons dans l'éclat de sa Majesté, nous ne pourrions pas néanmoins pleinement contempler sa divine Essence. Quelques efforts que fasse l'esprit de l'homme, et de l'ange même, pour pénétrer dans cette Lumière infinie, il se trouve toujours borné et resserré dans les limites de sa nature créée. Il peut bien s'élever au-dessus de lui-même par de saints élans, mais à quelque sublime état qu'il soit parvenu, il est incapable de soutenir l'éclat de la brillante lumière de Celui qui comprend toutes choses, et en passant au-delà, et en les portant en Lui, et en les remplissant de Lui-même.

C'est pourquoi l'Écriture ajoute : *Il est plus haut que les cieux : que feras-tu ? Plus profond que l'enfer : que sauras-tu ? La mesure en est plus longue que la terre, Il est plus large que la mer.* Ces expressions de l'Immensité de Dieu doivent être d'autant plutôt prises en un sens spirituel que c'est une impiété que de concevoir en Lui des dimensions corporelles. Ainsi, *Il est plus haut que les cieux*, parce qu'Il dépasse infiniment les choses les plus élevées par l'immensité de son Esprit qui n'a point de bornes. *Il est plus profond que l'enfer*, parce qu'en allant bien au-delà, Il le porte, en quelque sorte, et le renferme en Lui-même. Il est plus étendu que la terre, parce qu'Il surpasse

par son Existence éternelle la durée de la créature. *Il est plus large que la mer*, parce qu'Il règne avec un pouvoir si absolu sur les flots des choses du monde qu'Il les resserre et les contient dans les bornes que leur prescrit sa Toute-Puissance.

L'on peut aussi par *les cieux*, entendre les anges, par *l'enfer*, les démons, par la terre les hommes justes, et par la mer, les pécheurs. Ainsi Dieu *est plus haut que le ciel*, parce que même ces esprits sublimes ne peuvent pas arriver jusqu'à la parfaite connaissance de sa Nature infinie. *Il est plus profond que l'enfer*, parce qu'Il découvre les plus subtiles finesses des esprits malins, et les condamne par la rigueur de sa Justice. *Il est plus étendu que la terre*, parce qu'Il dépasse la longueur des délais de notre conversion par la longueur de sa divine Patience, qu'Il nous supporte lorsque nous péchons et que quand nous sommes convertis à Lui, Il nous attend pour nous couronner d'une récompense qui est éternelle. *Il est plus vaste que la mer*, parce que les pécheurs Le trouvent en tous lieux par ses Châtiments, et que lors même qu'ils ne Le voient pas présent, Il ne laisse pas de Se faire sentir à eux par la rigueur de sa Justice.

L'on peut aussi rapporter ces quatre choses à l'homme seul. Car il est comme un *ciel*, lorsqu'il s'attache aux choses sublimes par de saints désirs. Il est comme un *enfer*, lorsque, étant obscurci des ténèbres des tentations, il languit dans un état de bassesse et d'infirmité, il est comme *terre*, quand il fait pousser abondamment les fleurs d'une espérance ferme et solide par ses bonnes œuvres. Il est comme une mer, lorsqu'il est ému par la crainte, et qu'il est agité par les vents de la mutabilité et de l'inconstance de sa nature.

Mais Dieu *est plus haut que le ciel*, parce que lorsque nous nous élevons comme au-dessus de nous-mêmes, Il nous surmonte infiniment par la grandeur de sa Puissance. *Il est plus profond que l'enfer*, parce qu'Il fait mieux connaître à l'esprit de l'homme comment il est, par les tentations qu'Il lui envoie, qu'il ne se reconnaît par lui-même. *Il est plus étendu que la terre*, parce que les fruits de vie dont Il Se prépare à nous récompenser un jour, sont tels que notre espérance même ne saurait les comprendre maintenant. *Il est plus vaste que la mer*, parce que l'esprit humain, flottant dans l'incertitude de ses conjectures, peut bien entrevoir quelque chose de l'avenir; mais lorsqu'il sera arrivé à la claire vision de ce qu'il n'avait prévu que douteusement, il reconnaîtra combien il était borné dans ses jugements.

Dieu donc est plus haut que le ciel, puisque toutes nos visions et lumières sont impuissantes d'aller jusqu'à Lui. D'où vient que David, après avoir élevé son cœur à Dieu, sans avoir pu néanmoins L'atteindre, s'écrie dans un psaume : *Admirable est la connaissance de Toi qui se tire de moi, elle me dépasse et je ne puis y atteindre* (Ps 138,6). L'Apôtre saint Paul reconnaissait bien que Dieu *est plus profond que l'enfer*, lorsque, considérant avec frayeur que les Jugements de Dieu étaient plus exacts que ceux qu'il faisait de lui-même en s'examinant, dit : *Je ne me sens coupable de rien; mais ce n'est pas pour cela que je suis justifié. Celui qui me juge, c'est le Seigneur* (I Co 4,3-4). Il estimait Dieu *plus étendu que la terre*, lorsque, considérant les souhaits de l'esprit humain comme très petits et très bornés, il disait : *Qui peut faire, par la puissance qui agit en nous, infiniment au delà de tout ce que nous demandons ou pensons* (Ép 3,20). David considérait Dieu *plus vaste que la*

mer, lorsque, voyant que l'esprit humain, avec toute l'agitation de ses recherches, était incapable de reconnaître l'immensité de sa Rigueur et de sa Justice, il disait dans un de ses psaumes : *Qui connaît la puissance de ta Colère, et mesure la véhémence de ton Courroux ?* (Ps 89,11).

L'Apôtre nous marque en peu de mots l'immensité de sa Puissance divine, lorsqu'Il dit :

Afin que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est sa Largeur, sa Longueur, sa Profondeur et sa Hauteur (Ép 3,18). Car Dieu a une *Largeur*, puisqu'Il étend son Amour jusqu'à ses persécuteurs et ses ennemis. Il a une *Longueur*, puisque c'est par la longue durée de sa Patience qu'Il nous convertit et nous conduit enfin à la patrie éternelle. Il a une *Hauteur*, puisqu'Il dépasse infiniment l'intelligence et les lumières des âmes bienheureuses et des habitants de la céleste Jérusalem. Il a une *Profondeur*, puisqu'Il exerce la rigueur de ses Jugements sur les damnés d'une manière incompréhensible.

Il exerce aussi ces quatre choses à l'égard de chacun de nous durant cette vie. Parce qu'Il témoigne sa *Largeur* par son Amour, sa *Longueur* par sa Tolérance, sa *Hauteur* par l'excellence de ses Dons, qui surpassent non seulement notre intelligence, mais nos souhaits même, et sa *Profondeur*, en jugeant avec une sévérité inconcevable les mouvements illicites de nos pensées les plus secrètes. Or personne ne peut connaître combien sa Hauteur et sa Profondeur sont incompréhensibles, s'il ne s'élève par sa contemplation aux choses célestes, ou que, résistant aux secrets mouvements de sa chair, il n'ait commencé à ressentir les attaques importunes des tentations, et c'est ce qui fait dire à Tsophar en parlant de Job : *Il est plus haut que les cieus : que feras-tu ? Plus profond que l'enfer : que sauras-tu ?* Comme si, traitant ce saint homme avec mépris, il lui disait : Comment pourrais-tu pénétrer sa Grandeur et son Excellence, toi qui es incapable, et de t'élever par ta vertu aux choses sublimes, et de te reconnaître et te corriger dans les épreuves que tu souffres ?

CHAPITRE IX

Que les âmes les plus élevées et les plus parfaites sont souvent combattues de violentes tentations. Et que la foi la plus ferme est quelquefois agitée de doutes; ce que Dieu permet pour humilier notre orgueil.

S'Il bouleverse toutes choses et qu'Il les réduise comme en un monceau, qui s'y opposera ? Le Seigneur bouleverse le ciel quand par une conduite secrète et terrible, Il fait déchoir l'homme du sublime état de la contemplation des choses divines. Il bouleverse l'enfer, quand, trouvant l'âme déjà ébranlée par l'effort des tentations, Il la laisse tomber dans l'abîme du péché. Il bouleverse la terre, quand Il arrache les fruits de nos bonnes œuvres par la violence des adversités qu'Il nous envoie. Il bouleverse la mer, quand, voyant que nous sommes flottants dans le doute et l'incertitude, Il nous confond et nous accable entièrement par des frayeurs extraordinaires qui nous saisissent. Car dès que l'âme est agitée de doute et d'incertitude, elle ne peut s'empêcher de craindre beaucoup, et c'est comme une mer émue par la tempête, lorsque, étant déjà flottante dans l'incertitude de son état, la frayeur que lui cause la

considération de l'épouvantable Jugement de Dieu la jette dans une horrible confusion.

Après avoir marqué en peu de mots comment Dieu bouleverse le ciel et l'enfer, la mer et la terre, il faut maintenant examiner plus au long comment Il réduit tout comme *en un monceau*. Il arrive souvent que quand l'Esprit saint élève notre âme aux choses sublimes, la chair ne laisse pas de la combattre toujours par d'importunes tentations, et que lorsqu'elle se porte à la contemplation des choses de Dieu, elle en est empêchée par les images fâcheuses du péché, qui viennent se présenter à elle. De sorte que celle qu'une méditation toute sainte faisait comme sortir hors de la prison de sa chair, se trouve tout à coup percée du dangereux aiguillon de cette même chair toute corrompue. Ainsi, le ciel et la terre sont comme rassemblés en un monceau, quand une seule âme est en même temps et illuminée par la sublime contemplation des choses divines, et obscurcie par les ténèbres importunes des tentations. En méditant les choses célestes, elle connaît ce qu'elle doit désirer, et en se trouvant assujettie à des pensées de corruption, elle souffre ce qui doit la faire rougir. Car la lumière vient du ciel, et l'enfer est plein de ténèbres. Le ciel donc et l'enfer sont réduits en un lorsque l'âme qui aperçoit déjà les clartés de la céleste patrie est encore exposée aux ténèbres des tentations, dont sa chair se sert pour lui faire une continuelle et secrète guerre.

Saint Paul avait déjà pénétré le troisième ciel et avait déjà été admis à la connaissance des secrets du paradis, et cependant il gémit encore sous le poids de cette guerre intestine, lorsqu'il dit : *Je vois dans mes membres une autre loi, qui lutte contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché, qui est dans mes membres* (Rm 7,23). N'est-ce donc pas le ciel et l'enfer qui sont comme rassemblés en un dans le cœur de ce grand Apôtre, puisqu'en même temps qu'il est éclairé par la vue lumineuse des secrets divins, il souffre encore l'importunité des ténèbres de sa chair mortelle ? Il voit avec joie au-dessus de lui ce qu'il souhaite, et il ressent en lui-même avec crainte ce qui l'afflige. L'éclat des rayons de la céleste patrie avait déjà frappé ses yeux spirituels, et cependant, l'obscurité des tentations troublait encore son âme. Et c'est ainsi que, étant, d'une part, élevé par l'assurance que lui donnait cette Lumière divine, et de l'autre, abattu par les gémissements que lui faisaient pousser ses tentations, il portait comme en un seul cœur le ciel et l'enfer.

Aussi arrive-t-il assez souvent qu'encore que, d'une part, la foi soit fortement enracinée dans le cœur, elle ne laisse pas de recevoir, d'autre part, des atteintes de faiblesse et d'incertitude, en sorte que pendant que les choses qu'elle croit avec certitude l'élèvent au-dessus de ce qui est visible, d'autres qui lui paraissent encore douteuses la troublent et la font pencher vers la terre. Elle se porte par ses désirs aux biens de l'éternité, puis, se trouvant tout à coup agitée par les tempêtes de ses pensées, elle s'oppose et se combat elle-même dans ses bons desseins. Ainsi la terre et la mer sont comme réduites en un, quand un seul cœur est en même temps et fortifié par la certitude d'une foi ferme, et ébranlé par des doutes et des incertitudes d'incrédulité.

Et en effet, celui-là ne renfermait-il pas dans un même cœur la mer et la terre, qui, d'une part, en espérant par la fermeté de sa foi et, de l'autre,

flottant dans le doute de l'incertitude, disait à Jésus Christ dans l'évangile : *Je crois ! viens au secours de mon incrédulité !* (Mc 9,24). Comment se pouvait-il faire qu'il crût et qu'il demandât le Secours de Dieu dans son incrédulité, sinon parce qu'il ressentait que la terre et la mer étaient comme réunies en sa pensée, lorsqu'en même temps qu'il commençait à prier par l'assurance que lui inspirait sa foi, il ne laissait pas d'être agité des flots d'incrédulité et d'incertitude ?

Dieu permet quelquefois, par un secret conseil de sa Providence, que notre âme souffre ainsi la contradiction de ses restes de corruption et de misère, lorsqu'elle veut commencer de s'élever aux choses célestes, afin que cette guerre serve, ou à l'exercer, quand elle y résiste, ou à la confondre quand elle se laisse vaincre par les charmes du péché. C'est donc avec grande raison qu'il est dit ici : *S'Il bouleverse toutes choses et qu'Il les réduise comme en un monceau, qui s'y opposera ?* Car les Jugements de Dieu tout-puissant ne peuvent être ni changés par aucun obstacle, ni découverts par les recherches d'aucune des créatures, soit lorsqu'Il retire de nous les vertus que sa Grâce nous avait communiquer, soit lorsque, ne voulant pas les retirer absolument, Il permet seulement qu'elles soient troublées par l'effort des tentations qui nous attaquent.

Et en effet, il n'arrive que trop souvent que le cœur s'enfle de présomption et de vanité lorsqu'il fait des progrès avantageux dans la vertu; mais quand le Créateur découvre ces secrets mouvements d'orgueil dans notre cœur, Il nous fait connaître comment nous sommes, en nous délaissant, afin que notre âme, ainsi abandonnée à elle-même, reconnaisse son impuissance et sa misère, elle qui auparavant était toute dans la joie, et dans une fausse confiance en ses propres forces.

CHAPITRE X

Qu'en négligeant les moindres péchés, on tombe quelquefois dans les plus grands.

L'Écriture, après avoir dit que toutes choses seraient bouleversées et comme réduites en un monceau, par la Force du Tout-Puissant, ajoute ensuite : *Car Il connaît les vicieux, Il voit facilement les coupables.* Comme si pour éclaircir ce qu'elle avait dit auparavant, elle ajoutait : Parce que Dieu voit que les péchés s'augmentent quand Il les tolère, Il confond et détruit les Dons qu'Il a faits, en exerçant la rigueur de ses Jugements. Et l'ordre qu'Il garde dans sa Conduite est très juste et très raisonnable, puisqu'Il voit premièrement la vanité du pécheur et qu'après cela Il considère son iniquité. Car toute iniquité est vanité, mais toute vanité n'est pas aussi iniquité. C'est une chose vaine que de penser à tout ce qui n'est que passager, et c'est pour cela qu'on dit ordinairement que les choses qui disparaissent de devant nos yeux s'évanouissent; aussi est-ce ce qui a fait dire à David : *Certes, l'homme passe comme une image, mais c'est en vain qu'il s'agite;* (Ps 38,7), en ce que le cours de sa vie le pousse sans cesse vers sa fin; mais il ne peut pas de même être appelé iniquité, parce que, encore que cette défaillance soit une peine du péché, elle n'est pas néanmoins péché. Il est donc vrai que toutes les choses

qui passent sont vaines, et c'est pour cela que Salomon a dit que *tout n'est que vanité* (Ec1,2).

Après avoir parlé de la vanité, l'Écriture ajoute fort bien ensuite *l'iniquité*, parce qu'en usant des choses passagères, nous en trouvons quelques-uns qui nous arrêtent dans les pièges du péché, et d'autant que l'âme n'est pas maintenant dans un état d'immutabilité, elle se laisse facilement aller au vice. Ainsi de la vanité nous tombons aisément dans le péché, comme dans l'usage ordinaire des choses muables, nous passons sans cesse des unes aux autres, il est bien difficile que nous évitions les souillures de l'iniquité.

On peut aussi, par le mot de *vanité*, entendre les moindres fautes, et par celui d'*iniquité*, les grands péchés. Car si la vanité n'était pas quelquefois péché, David ne dirait pas dans un psaume : *Certes, l'homme passe comme une image, mais c'est en vain qu'il s'agite; il accumule des richesses, et il ne sait pas pour qui il les amasse* (Ps 38,7). Parce qu'encore que nous conservions dans notre nature la ressemblance de la très sainte Trinité, nous nous laissons néanmoins tellement troubler par les vains attraites des plaisirs de cette vie que nous péchons souvent de plusieurs manières, notre âme se trouvant tantôt ébranlée par la cupidité des choses du monde, tantôt abattue par la crainte, tantôt flattée par la joie, tantôt affligée par la douleur.

Il est vrai aussi que nous passons d'ordinaire de la vanité à l'iniquité, puisque, après avoir commis des fautes légères, l'usage qui familiarise et apprivoise toutes choses nous porte insensiblement à commettre sans crainte les plus grands péchés. Car quand notre langue néglige de se retenir dans les paroles inutiles, elle s'accoutume peu à peu à un tel relâchement qu'elle devient hardie à vomir les injures et les calomnies. Quand nous nous accoutumons à la bonne chère et aux excès de la bouche, nous nous laissons aller ensuite très facilement à d'autres désordres. Et lorsque l'esprit ne veut faire aucun effort sur lui-même pour vaincre les plaisirs de sa chair, il tombe même quelquefois dans l'abîme de l'impiété.

Saint Paul, voulant porter ses auditeurs, par la considération des malheurs du peuple juif, à éviter ceux dont ils étaient menacés, prend soin de leur marquer la manière dont ils étaient tombés dans le péché, quand il dit : *Ne devenez point idolâtres, comme quelques-uns d'eux, selon qu'il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et pour boire; puis ils se levèrent pour se divertir* (I Co 10,7). La crapule les porta au jeu, et le jeu à l'idolâtrie, pour nous faire voir que si on n'a grand soin de réprimer les fautes des occupations vaines et inutiles, l'on tombe bientôt par la négligence dans de plus grandes iniquités. Salomon témoigne clairement lorsqu'il dit : *Celui qui pêche en une seule chose perdra de grands biens* (Ec 9,18). Parce que si nous négligeons les fautes qui paraissent peu importantes, nous en viendrons insensiblement jusqu'à cet excès que de commettre avec audace les plus grands péchés.

Il faut remarquer que l'Écriture ne dit pas simplement ici de l'iniquité, que Dieu la voit, mais qu'Il la *considère*; car l'on regarde avec plus de soin et d'attention les choses que l'on considère. Dieu voit donc la vanité et considère l'iniquité, parce qu'il est bien vrai qu'Il ne laisse point les moindres fautes impunies, mais Il se prépare à punir avec une plus sévère rigueur les grands péchés.

CHAPITRE XI

Que souvent la Miséricorde de Dieu retient ses élus comme par le frein des adversités, de crainte qu'ils ne s'abandonnent au péché avec trop de liberté.

Comme c'est en commençant par les moindres fautes que l'on arrive enfin aux plus grands péchés, il est vrai de dire que si la vanité obscurcit notre âme, c'est l'iniquité qui achève de l'aveugler. Or, quand elle a perdu la lumière qui l'éclaire et qui la conduit, elle s'élève d'autant plus dangereusement par l'enflure de son orgueil, qu'étant entraînée par le péché et par le mensonge, elle s'éloigne davantage de la vérité. C'est pourquoi l'Écriture, pour mieux nous exprimer jusqu'où la vanité, qui est suivie de l'iniquité, peut nous conduire, ajoute fort bien : *L'homme, au contraire, a l'intelligence d'un fou*. Car l'effet de la vanité est de rendre l'âme audacieuse dans le péché, en sorte qu'oubliant ses fautes et, par un juste Jugement de Dieu qui l'aveugle, ne regrettant pas même l'innocence qu'elle a perdue, elle perd aussi l'humilité. Et ainsi il arrive très souvent qu'elle s'abandonne sans aucune retenue à ses désirs déréglés, qu'elle se dépouille de toute crainte de Dieu, et que, se considérant comme en liberté de se porter à toute sorte d'iniquité, elle ne fait plus de difficulté d'accomplir indifféremment tout ce que la volupté lui suggère.

C'est pourquoi l'Écriture, après avoir dit que *l'homme, au contraire, a l'intelligence d'un fou*, ajoute ensuite : *il est né comme le petit d'un âne sauvage*. Par cet animal, l'Écriture a voulu nous marquer toutes les autres bêtes sauvages, qui, vivant dans la liberté de leur nature, ne sont domptées ni retenues par aucun frein. Car ces animaux sont libres d'aller où ils veulent, de se reposer quand ils sont las, et de faire généralement tout ce qu'il leur plaît. Et quoique l'homme soit d'une nature beaucoup plus excellente que tous les animaux irraisonnables, il y a néanmoins plusieurs choses qui ne sont pas permises à l'homme et qui le sont aux bêtes brutes. Parce que les bêtes, n'étant destinées que pour le monde présent, il n'est point nécessaire d'en réduire les mouvements sous l'ordre de la discipline, mais d'autant que l'homme est créé pour une autre vie, il faut que tous ses mouvements soient soumis aux Règles de Dieu, que, comme un animal domestique, il soit attaché et retenu comme avec des cordes, et qu'il vive dans l'assujettissement aux Lois éternelles de son Créateur. Ceux donc qui ne pensent qu'à accomplir avec une liberté effrénée tout ce qu'ils désirent ne veulent autre chose sinon de devenir semblables à des poulains d'ânes sauvages, afin de n'être point retenus par les rênes de la discipline, mais de pouvoir courir avec une audacieuse liberté comme par les forêts de leurs désirs.

Souvent la divine Miséricorde arrête par quelque favorable adversité ceux qui s'abandonnent avec une liberté toute entière à l'assouvissement de leurs passions, afin qu'étant abattus par les malheurs qui leur arrivent, ils reconnaissent combien pernicieuses sont leur présomption et leur vanité, qu'étant domptés par la dure expérience des fléaux dont Dieu les châtie, ils courbent leur cou, ainsi que des animaux domestiques, sous le joug des divins Préceptes, et qu'ils achèvent le chemin de cette vie sous la Conduite du Maître qui les gouverne et les conduit.

Celui-là se reconnaissait bien soumis à ce Joug divin, qui disait dans un psaume : *J'étais comme une bête de somme devant Toi, mais je suis sans*

cesse avec Toi (Ps 72,23). C'est encore pour cette même raison que Dieu, ayant ramené Paul, ce cruel persécuteur de ses serviteurs, du champ de sa perfide liberté dans la maison de la foi, et le pressant comme avec les pointes de ses Éperons salutaires, lui disait : *Il te serait dur de regimber contre les aiguillons* (Ac 9,5).

Si donc nous ne voulons pas ressembler au *poulain de l'âne sauvage*, il faut que, avant d'entreprendre la recherche des choses que nous désirons, nous consultations d'abord les mouvements secrets de la Volonté divine, afin que tous les efforts de notre esprit soient conduits comme par les rênes de la souveraine Providence, et que nous accomplissions d'autant plus avantageusement les désirs que nous avons pour la vie future que contre notre volonté propre nous négligions davantage les soins de la vie présente.

C'est ainsi que Tsophar dit plusieurs importantes vérités, mais il ne sait pas qu'il s'adresse à un homme qui est infiniment meilleur que lui; c'est pourquoi, en continuant de le reprendre, voici comme il parle : *Mais toi, tu as affermi ton cœur, et tu as élevé tes mains contre Dieu*. Il ne prend pas ici cet affermissement du cœur en bonne part, mais il veut dire que Job a endurci son cœur et l'a rendu insensible. Parce que toute âme qui s'occupe à la considération des rigoureux Jugements de Dieu s'amollit par l'appréhension qu'elle en conçoit, et se laisse percer facilement aux traits de sa crainte, l'humilité l'attendrissant et la rendant susceptible de toutes ses divines Impressions. Mais l'on peut dire, au contraire, de ceux qui s'endurcissent à l'égard de Dieu par une insensibilité opiniâtre, qu'ils affermissent leur cœur pour empêcher que les flèches de sa crainte ne le pénètrent. D'où vient que Dieu dit à ses élus par la bouche d'un prophète : *Je vous ôterai votre cœur de pierre, et vous en donnerai un de chair* (Éz 36,26). Dieu nous ôte le cœur de pierre quand Il dépouille notre cœur de la dureté de son orgueil, et Il nous donne un cœur de chair quand, brisant sa dureté, Il l'amollit et le rend sensible.

Nous avons dit fort souvent que *les mains* signifient les actions : Ainsi *étendre ses mains contre Dieu*, c'est concevoir une vaine présomption de ses œuvres, au mépris de la Grâce de son Créateur. Car celui qui, parlant en la Présence du Juge éternel, attribue à sa vertu propre le bien qu'il fait étend avec orgueil ses mains contre Dieu. C'est ainsi que les réprouvés s'emporent contre les élus, et les hérétiques contre les vrais catholiques. Car quand ils ne peuvent reprendre les actions des justes, ils les blâment de vouloir en tirer vanité, et, ne trouvant rien à redire à la vertu de leur vie, ils les accusent du vice de la présomption. C'est pourquoi ils censurent toutes les bonnes œuvres qui se font dans un esprit de vanité comme n'étant pas véritablement bonnes, et, reprenant sans cesse ceux qui tirent un sujet de présomption de l'humilité, ils ne reconnaissent pas qu'ils se condamnent eux-mêmes par leurs paroles.

CHAPITRE XII.

Que nos actions extérieures nous font connaître comment est le fond de notre cœur, et avec quelle pureté nous devons nous appliquer à la prière.

Après que Tsophar a ainsi repris le saint homme Job, il ajoute par manière d'instruction : *Éloigne-toi de l'iniquité qui est dans ta main, et ne laisse pas*

habiter l'injustice dans ta maison. Alors tu lèveras ton visage sans tache, tu seras inébranlable et ne craindras rien. Tout péché se commet ou seulement en pensée, ou tout ensemble et de pensée et d'action. Ainsi, *l'iniquité qui est dans la main* n'est autre chose que le péché dans l'âme. Car notre âme est fort bien appelée notre maison, puisque nous sommes comme cachés en nous-mêmes, quand nous ne paraissions pas au dehors par nos actions.

Comme Tsophar était ami d'un homme juste et spirituel, il savait beaucoup de vérités importantes, mais il fait voir, en reprenant un si saint ami, qu'il disait mal à propos ce qu'il savait et qu'il représentait les hérétiques en sa personne. Mais quant à nous, nous pouvons fort bien, en mettant à part la vanité qui le fait parler, examiner la vérité de ses paroles, comme s'il les avait dites plus à propos.

Il nous avertit donc premièrement de dépouiller notre main d'iniquité et puis d'éloigner l'injustice de notre maison, parce qu'il est nécessaire que quiconque éloigne de soi à l'extérieur toutes les actions illicites rentre en soi-même pour examiner avec soin son intention, de crainte que le péché, dont ses actions extérieures sont exemptes, ne règne encore dans sa pensée. C'est pour cela que Salomon dit fort bien : *Dispose-toi à travailler au dehors, et cultive ton champ avec soin : tu bâtiras ensuite ta maison.* (Pr 24,27). Que signifie se disposer au travail et cultiver son champ avec soin, sinon arracher de nos actions les épines du péché, pour leur faire porter le fruit de la récompense éternelle ? Et que marque ce retour au bâtiment de sa maison, après avoir cultivé son champ, sinon qu'il faut apprendre par les bonnes œuvres quel est l'édifice de pureté que nous devons bâtir dans notre pensée, puisque c'est d'elle que presque toutes nos bonnes œuvres procèdent.

Il y a néanmoins des pensées que nos actions font naître dans notre esprit. Car comme souvent c'est l'esprit qui nous fait former nos actions, ce sont souvent les actions qui forment et perfectionnent notre esprit. Quand l'âme commence à être touchée d'amour pour Dieu, elle commande et nous fait agir pour produire de bonnes œuvres, mais après que nous avons commencé à les pratiquer, elle apprend par l'exercice de ces actions de justice que lorsqu'elle a commencé à nous les faire produire, elle avait beaucoup moins de lumières qu'elle n'en a depuis acquises. Il faut donc cultiver son champ à l'extérieur, afin de bâtir ensuite sa maison, parce que c'est souvent par les actions extérieures que nous reconnaissons quelle est la pureté de notre cœur. C'est l'ordre que Tsophar veut avec grande raison que l'on tienne, lorsqu'il dit que l'on doit premièrement purifier ses mains d'iniquité, puis sa maison d'injustice, parce que le cœur ne s'élève jamais vers la justice par ses pensées tant qu'il s'égare dans ses actions.

Que si nous avons soin de bien purifier les unes et les autres, alors nous pourrons *élever à Dieu notre visage sans aucune tache.* Car l'âme est le visage intérieur par lequel Dieu nous reconnaît et nous aime. De sorte que lever notre visage à Dieu n'est autre chose qu'élever notre âme vers Lui par nos oraisons. Mais ce visage spirituel ainsi élevé est couvert de taches, lorsque la conscience l'accuse secrètement de péché, et il déchoit de sa confiance et de son espoir, quand le remords des péchés qu'il n'a pas encore surmontés lui revient dans l'esprit durant sa prière. Et en effet, cette âme se défie avec raison d'obtenir ce

qu'elle désire, lorsqu'elle se souvient qu'elle n'est pas encore bien résolue de suivre les Ordres de Dieu.

C'est ce qui fait dire à saint Jean : *Si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance devant Dieu, et quoi que ce soit que nous demandions, nous le recevrons de Lui* (1 Jn 3,21-22). Et à Salomon : *Si quelqu'un détourne les oreilles pour ne pas écouter la loi, sa prière sera exécration* (Pr 28,9). Car notre cœur nous fait des reproches lorsqu'il se souvient qu'il résiste aux Préceptes de Celui qu'il prie, et son oraison devient exécration aux Yeux de Dieu lorsqu'il se détourne de l'exactitude de sa Loi divine. Parce qu'il est bien juste que celui qui refuse de s'assujettir aux commandements de son Dieu soit exclu, comme un étranger, de ses Dons et de ses Bienfaits.

Le seul remède salutaire qu'il y ait en ce cas est que, quand le souvenir de nos péchés se présente à notre mémoire, nous commençons par les pleurer dans notre oraison, afin qu'en lavant de nos pleurs les ordures de nos fautes, le visage de notre âme paraisse pur et net aux Yeux de Dieu quand nous Le prions.

Mais l'on doit avoir grand soin de ne pas retomber dans les mêmes péchés, que l'on se réjouit d'avoir purifiés par ses larmes, de crainte que si nous commettons de nouveau ceux que nous avons déjà pleurés, nos larmes ne soient vaines et frivoles en la Présence du souverain Juge. Car il faut bien se souvenir de ces importantes paroles de l'Écriture : *Ne réitérez pas les mêmes choses dans votre prière* (Ec 7). Le sage ne nous défend pas par ces paroles de demander souvent pardon à Dieu, mais seulement de réitérer nos péchés. Comme s'il disait clairement : Quand vous avez pleuré vos fautes, n'en commettez pas de nouvelles, qui méritent que vous pleuriez encore dans votre prière.

Afin donc que l'on puisse élever à Dieu son visage sans aucune tache, il faut faire une sérieuse réflexion avant la prière, sur tout ce qui peut déplaire à Dieu durant la prière, et avoir grand soin de paraître tel devant ses Yeux en tout le reste du temps que l'on souhaite être durant qu'on Le prie. Car il arrive souvent que nous tolérons qu'il nous passe dans l'esprit mille pensées impures et illicites, lorsque nous ne sommes pas occupés à l'oraison. Cependant quand nous voulons y rappliquer notre esprit, les images de ces mauvaises pensées auxquelles il s'était auparavant abandonné, reviennent l'importuner de telle sorte qu'il ne lui est plus possible d'élever le visage de son âme à Dieu, tant la vue de l'impureté des pensées, dont son esprit est souillé, lui causent de confusion. Souvent aussi nous nous occupons si facilement l'esprit des soins du monde que lorsque nous voulons ensuite nous appliquer à l'oraison, l'âme est impuissante de s'élever vers son Dieu; parce que le poids des sollicitudes du siècle l'a comme entraînée dans un abîme profond, et son visage intérieur ne peut plus paraître pur et net aux Yeux de Dieu, étant comme tout souillé de la boue de ses pensées basses et terrestres.

Quelquefois nous dépouillons notre cœur de toutes les pensées des choses du monde, et nous en réprimons tous les mouvements illicites, même hors le temps de la prière. Mais parce que nous sommes moins pécheurs que d'autres, nous avons plus de peine à pardonner les péchés d'autrui, et plus notre cœur craint le péché, plus il conçoit d'aversion pour les péchés que l'on commet

contre lui. D'où il arrive que nous nous rendons d'autant plus difficiles à pardonner qu'en faisant plus de progrès dans la vertu, nous avons plus de soin de nous préserver des atteintes du péché, et nous exigeons avec plus de dureté la punition des offenses qu'on nous fait, parce que nous sommes fort éloignés d'offenser les autres.

Mais peut-il se trouver rien de plus pernicieux que ce dur ressentiment, puisque non seulement il souille la charité aux Yeux du souverain Juge, mais il l'éteint même et la fait mourir ? Car tout péché salit le visage de notre âme, mais le ressentiment de l'offense que l'on garde sur le cœur contre le prochain lui donne le coup de la mort. C'est comme une épée qui perce le cœur, et dont la pointe mortelle pénètre jusqu'à ses replis les plus secrets. De sorte que si l'on ne retire promptement cette cruelle épée du cœur, l'on est incapable de rien obtenir de Dieu dans la prière qu'on lui adresse, parce qu'il est impossible d'appliquer aucun remède salutaire sur une partie où l'on est blessé, si on n'arrache pas auparavant le fer de la plaie.

C'est pour cela que la Vérité dit Elle-même dans son évangile : *Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses* (Mt 6,15). Et : *Lorsque vous êtes debout faisant votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez* (Mt 11,25). Il dit aussi ailleurs : *Remettez, et il vous sera remis. Donnez, et il vous sera donné* (Lc 6,37-38). Et c'est pourquoi Jésus Christ, en instituant sa prière, y met cette condition essentielle : *Remets-nous nos dettes, comme nous aussi nous les remettons à ceux qui nous doivent* (Mt 6,12), afin que nous accomplissions premièrement envers le prochain le bien que nous demandons que Dieu nous accorde.

CHAPITRE XIII

Que ceux qui observent parfaitement la Loi de Dieu par leurs actions seront en assurance au dernier jour. Et que ce n'est pas déchoir de la vie contemplative que de l'interrompre quelquefois par les bonnes œuvres de la vie active, afin de pouvoir s'y élever ensuite avec plus de perfection.

Nous n'élevons donc véritablement à Dieu la face de notre âme pure et sans tache que quand non seulement nous ne faisons point le mal que Dieu nous défend, mais que nous ne gardons sur le cœur nul ressentiment du mal que le prochain nous a fait. Car notre âme est dans une étrange confusion durant sa prière lorsqu'elle est souillée par ses propres fautes, ou que sa conscience lui reproche le ressentiment qu'elle a sur le cœur de l'offense qu'elle a reçue de son prochain.

Que si l'on a soin de bien nettoyer l'une et l'autre de ces deux taches, l'on arrivera à cet état désirable qui est marqué par ses paroles suivantes : *Et tu seras inébranlable et ne craindras rien*. Car l'on aura d'autant moins de crainte de la Sévérité du souverain Juge que l'on sera plus solidement affermi dans les bonnes œuvres. Et en effet, celui qui conserve cette ferme stabilité se met au-dessus de toute crainte, parce qu'en s'efforçant avec grand soin d'accomplir ce que le Créateur lui commande avec tant de douceur et de bonté, il regarde avec une sainte assurance de l'esprit la rigueur dont Il usera dans son Jugement.

Il faut encore savoir qu'il y a des biens que nous conservons inviolablement, et d'autres que nous laissons échapper sans cesse, quoique nous y revenions de temps en temps avec un grand travail et de grands efforts. Car l'âme s'affermir plus facilement dans la vie active, mais dans la contemplative, elle se trouve souvent abattue sous le poids de sa faiblesse. La vie active dure avec d'autant plus de constance qu'elle ne s'étend pour l'utilité de son prochain qu'à des choses qui lui sont voisines et familières, mais la contemplative se dissipe avec d'autant plus de facilité que, sortant des bornes de la chair, elle s'efforce de s'élever au-dessus de la nature. L'une s'avance par des voies unies et faciles, et marche avec plus de fermeté et plus d'assurance au pas de ses bonnes œuvres, mais l'autre retombe avec d'autant plus de lassitude et de défaillance qu'elle veut s'élever au-dessus de soi avec plus d'effort.

Le prophète Ézéchiel figure admirablement cette vérité, lorsque, décrivant les démarches de ces mystérieux animaux qu'il avait eus en vision, il dit qu'*ils marchaient droit devant eux* (Éz 1,9). Et peu après, il ajoute : *Et les animaux couraient et revenaient* (Éz 1,14). Car quelquefois les animaux de Dieu vont et ne retournent point, lorsque les élus, ayant reçu la grâce de la vie active, abandonnent les voies de l'erreur, et ne retournent plus à la corruption du monde, dont ils sont une fois sortis. Et quelquefois ils vont et ils retournent aussitôt, lorsque ne pouvant se maintenir longtemps dans la contemplation à laquelle ils se sont élevés de la vie active, ils rentrent de nouveau dans l'exercice des actions, afin de se délasser dans l'usage des choses qui leur sont familières et plus connues, et de pouvoir ensuite reprendre le vol élevé de la contemplation avec plus de fruit.

Quoique l'on ne remonte ainsi dans le sublime état de la contemplation que de temps en temps, l'on peut dire néanmoins que l'on s'y maintient constamment sans l'abandonner, puisque, encore que l'esprit en déchoie quelquefois par le poids de l'infirmité qui l'appesantit, il s'y rétablit néanmoins toujours par des efforts infatigables et continuels. De sorte qu'on ne peut pas dire qu'il soit déchu d'un état auquel il tend sans cesse de toutes ses forces, toutes les fois qu'il en retombe.

CHAPITRE XIV

Que les maux passagers de cette vie paraissent légers quand on considère les biens permanents de l'éternité. Que Dieu, qui permet quelquefois que les élus soient exposés aux derniers efforts des tentations intérieures et extérieures, les délivre glorieusement des unes et des autres par les nouvelles forces que sa Grâce leur donne durant cette vie, et par le bonheur qu'Il leur communique dans la vie future.

Tu oublieras tes souffrances, tu t'en souviendras comme des eaux écoulées. L'on ressent d'autant plus vivement les maux présents que l'on pense moins aux biens à venir, et l'on trouve les peines de cette vie d'autant plus rudes que l'on ne fait point de réflexion sur l'excellence du prix de la vie future. C'est pourquoi notre esprit aveuglé se plaint de la dureté des Fléaux de Dieu et considère comme un malheur infini celui qui néanmoins décline sans cesse vers sa fin par le continuel déclin des jours de la vie présente. Mais si

nous nous élevons une fois vers l'éternité et que nous arrêtons fixement les regards de notre cœur sur les choses qui sont d'une immuable durée, nous reconnâtrons visiblement que tout ce qui court à sa fin doit être compté pour rien. Ainsi, en souffrant les adversités de cette vie, nous considérerons comme un néant tout ce qui passe. Et plus nous nous fortifierons intérieurement dans les joies spirituelles, moins nous sentirons les maux qui ne sont qu'extérieurs.

Aussi Tsophar, ayant la témérité de vouloir instruire celui qui était infiniment meilleur que lui, l'exhorte maintenant à la justice et fait voir que les peines de cette vie passent pour un néant aux yeux des justes. Comme s'il disait clairement : Si tu ressens bien les joies qui se font goûter au dedans, tous les maux que tu souffres au dehors te paraîtront très légers. Et c'est avec grande raison qu'il compare les misères de la vie présente à des eaux qui coulent, parce que toutes les calamités qui passent ne sont pas capables d'accabler par leur violence l'esprit des élus, mais les touchent seulement par le sentiment d'une légère douleur. Leur âme est bien comme teinte du sang qui sort de leur plaie, mais ils ne sont pas pour cela ébranlés dans l'assurance de leur salut.

Souvent aussi il arrive que non seulement les fléaux abattent le juste, mais que les tentations du démon se font aussi ouverture dans son âme, en sorte qu'il se trouve en même temps et affligé au dehors des douleurs extérieures, et refroidi au dedans après l'effet des tentations. Mais la Grâce n'abandonne pas les élus en ce cas, et elle les soutient avec une Bonté d'autant plus soigneuse qu'elle les frappe plus rudement par une conduite de miséricorde. Car quand la tentation répand dans leurs cœurs ses malheureuses ténèbres, la Lumière de la Grâce s'y rallume aussitôt avec une plus vive clarté. C'est pourquoi Tsophar ajoute : *Et une lumière éclatante, comme celle du midi, t'éclairera le soir*. La lumière du midi qui éclaire au soir n'est autre chose qu'un renouvellement de vertu durant la tentation, en sorte que l'âme se trouve animée d'une nouvelle ferveur de charité, lorsqu'elle commençait d'appréhender pour elle le coucher des lumières de la Grâce.

Tsophar s'explique encore plus clairement lorsqu'il dit ensuite : *Et quand tu penseras être perdu, tu t'élèveras comme l'étoile du point du jour*. Souvent nous sommes environnés de tant d'ennemis que peu s'en faut que leur grand nombre ne nous jette dans le désespoir. Et notre esprit tombe quelquefois dans un tel découragement et un tel ennui qu'à peine a-t-il le courage de jeter les yeux sur la perte qu'il fait de ses forces et de sa vertu, et, se trouvant comme tout abîmé dans la douleur, et privé de tout sentiment, il est dans l'impuissance de reconnaître quel est le ravage que font en lui ses propres pensées. À tout moment, il se croit perdu, et l'excès de sa douleur l'empêche de prendre les armes pour se défendre. Quelque part qu'il porte sa vue, une nuit épaisse le suit partout, et l'obscurité se représentant sans cesse devant les yeux de son âme, il ne voit rien que ténèbres.

Mais souvent cette même douleur de notre esprit, qui ralentit la ferveur de notre prière, intercède plus efficacement pour nous devant la divine Miséricorde. Car alors le Créateur tourne ses Regards favorables sur notre tristesse, et nous communique de nouveau les rayons de sa Grâce, qu'Il avait retirés de dessus nous, de sorte que, étant fortifié par ce secours inespéré, nous commençons à revenir et à nous relever avec courage, de cet abîme

funeste au fond duquel les vices, pour ainsi dire, nous foulait aux pieds par le ministère de l'orgueil. C'est alors que notre âme se délivre du poids de l'engourdissement et de la paresse et qu'elle revient à la lumière de la contemplation, après les ténèbres de confusion qui l'entouraient. Ainsi, cette âme que le désespoir était prêt à précipiter dans le plus funeste des abîmes, se relève avec la joie de rentrer plus avantageusement que jamais dans le chemin de la vertu. Alors elle conçoit un généreux mépris des choses présentes, sans plus pouvoir être détournée par le tumulte de ses pensées. Alors elle espère avec confiance le prix qui l'attend dans la vie future, sans plus être combattue par aucun doute. Il est donc vrai que le juste *se relève comme l'étoile du point du jour, lorsqu'il se croyait perdu*, parce que, après s'être vu tout couvert des ténèbres des tentations, il revient plus brillant que jamais à la lumière de la Grâce, et il fait éclater en lui le jour lumineux de la justice, après avoir craint, avec tant de raison, de tomber dans la nuit funeste du péché.

Or la vie du juste est fort bien comparée à l'étoile du point du jour. Car c'est cette étoile lumineuse qui paraît avant le Soleil, comme pour annoncer sa venue. Et que sont les saints par l'éclat de leur innocence, sinon comme les avant-coureurs des Lumières du souverain Juge, qui doit les suivre ? Et en effet, nous voyons avec admiration dans leur vie ce que nous devons penser de la Splendeur infinie de la vraie Lumière; et quoique nous ne puissions pas contempler encore la Toute-Puissance de Dieu, nous considérons néanmoins déjà dans les actions de ses élus l'image de ses Perfections infinies. Comme donc la vue des saints nous représente un vif rayon de la vérité, c'est comme l'étoile lumineuse du matin qui se montre avant le lever du vrai Soleil.

Il faut remarquer que tout ce que nous venons de dire ici des tentations intérieures peut aussi fort bien s'entendre des maux extérieurs que Dieu nous envoie. Car comme les saints aiment de tout leur cœur les biens du ciel, ils souffrent beaucoup au cours des choses du monde. Mais ils obtiendront à la fin les lumières de la vraie joie, après avoir méprisé les fausses dans le temps de la vie présente. C'est pourquoi Tsophar dit ici : *Et une lumière éclatante, comme celle du midi, t'éclairera le soir*. La lumière du pécheur durant le jour est comme l'obscurité du soir, parce que, après avoir été élevé par la félicité de cette vie, il est enfin abîmé dans les ténèbres du malheur. Mais à l'égard du juste, la lumière du midi éclairera sur le soir, d'autant qu'il commence à connaître quel est le bonheur qui l'attend, quand il est prêt de sortir du monde. C'est pour cela qu'il est écrit : *La fin de celui qui craint Dieu sera bienheureuse* (Ec 1). Et David dit : *Quand Dieu aura fait reposer ceux qu'Il aime, c'est alors qu'ils recueilleront leur héritage* (Ps 126,3).

Ainsi le juste se relève comme l'étoile du point du jour, lorsqu'il se croyait le plus perdu, parce qu'en tombant à l'extérieur, il est renouvelé dans l'intérieur, et que plus il souffre au dehors d'adversité, plus il est comblé au dedans des lumières de la vertu. Saint Paul le témoigne par ces paroles : *Et lors même que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au delà de toute mesure, un poids éternel de gloire* (2 Co 4,16-17).

Et il est à remarquer qu'il ne dit pas : quand vous serez perdu, mais : *quand vous penserez être perdu*, parce que tout ce que nous voyons dans

cette vie est fort douteux, et ce que nous attendons dans l'autre est très assuré. C'est pourquoi l'Apôtre ne dit pas qu'il était perdu, mais témoigne seulement qu'il semblait l'être, lorsque, tombant dans une infinité de malheurs, il ne laisse pas de briller comme l'étoile lumineuse du point du jour, disant : *comme mourants, et voici nous vivons; comme attristés, et nous sommes toujours joyeux; comme pauvres, et nous en enrichissons plusieurs* (2 Co 6,9-10).

CHAPITRE XV

Que les maux de cette vie inspirent aux élus une ferme confiance d'obtenir les biens à venir. De la paix et de l'assurance dont jouissent ceux qui, n'étant point chargés de la conduite des autres, ne s'occupent qu'à examiner et purifier leur âme. Et que ceux qui désirent les choses de la terre sont dans une perpétuelle inquiétude, au lieu que ceux qui n'ont de désirs que pour le ciel ne craignent rien en ce monde.

Il faut encore savoir que plus les justes souffrent pour la vérité, plus ils attendent avec certitude les récompenses de la vie future. C'est pourquoi Tsophar dit fort bien ensuite : *Tu seras plein de confiance, et ton attente ne sera plus vaine.* Car l'espérance que l'on met à Dieu est d'autant plus solide et assurée que l'on souffre davantage durant cette vie, le prix de la joie éternelle ne pouvant se recueillir que de la semence des tribulations de ce monde. David le confirme lorsqu'il dit : *Celui qui marche en pleurant quand il porte la semence, revient avec allégresse quand il porte ses gerbes* (Ps 125,6). Et saint Paul : *Si nous sommes morts avec Jésus Christ, nous vivrons aussi avec Lui; si nous souffrons avec Lui, nous régnerons aussi avec Lui* (2 Tm 2,11-12). Il avertit aussi ses disciples que *c'est par beaucoup de tribulations qu'il faut entrer dans le royaume de Dieu* (Ac 14,22). Et un ange, annonçant à saint Jean la gloire des saints, dit : *Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation; ils ont lavé leurs robes, et ils les ont blanchies dans le Sang de l'Agneau* (Ap 7,14).

Puis donc que l'on sème les afflictions pour en recueillir ensuite le fruit de la joie, l'âme conçoit une confiance d'autant plus ferme qu'elle souffre de plus grands maux pour l'amour de la vérité. C'est pourquoi l'Écriture ajoute : *Tu regarderas autour de toi, et tu reposeras en sûreté.* Car comme la paix dont les méchants jouissent à présent est un vrai travail, de même le travail des justes leur acquiert une paix éternelle et assurée. C'est pour cela que saint Paul témoigne qu'étant enterré il devait dormir bien paisiblement lorsqu'il dit : *Je sers déjà de libation, et le moment de mon départ approche. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. Désormais la couronne de justice m'est réservée; le Seigneur, le juste Juge, me la donnera en ce jour-là où Il jugera tout le monde.* (2 Tm 4,6-8). Comme il avait combattu sans cesse contre les maux passagers de cette vie, il attendait avec une ferme assurance les biens permanents de la vie future.

Cela peut aussi s'entendre d'une autre manière, car souvent nous nous occupons tellement des choses du monde que nous ne pensons nullement à faire réflexion sur nos péchés. Mais si, rappelant les yeux de notre considération sur nous-mêmes, nous creusons jusqu'au fond de notre cœur,

nous y découvrons tout ce qu'il y avait de plus secret et de plus caché. Aussi les saints fouillent sans cesse les plus secrets replis de leur âme, et, s'examinant avec une exacte circonspection, se dépouillent des soins de toutes les choses de la terre, de sorte qu'après avoir creusé jusqu'au fond de leurs plus secrètes pensées sans les trouver souillées d'aucun crime, ils se reposent paisiblement comme dans le lit de leur conscience.

Ils souhaitent aussi se cacher et se soustraire aux actions de ce monde : ils ne pensent qu'à examiner sans cesse eux-mêmes, et n'étant point engagés dans aucune charge ni dans aucune obligation de conduite, ils ne veulent point s'embarrasser à juger les autres. Étant ainsi comme enterrés, ils dorment en paix et en sûreté, parce qu'en veillant à la considération de leur âme, ils se retirent de toutes les occupations laborieuses du siècle, et demeurent cachés dans le sein d'un repos tranquille.

C'est pourquoi Tsophar dit ensuite : *Tu te coucheras sans que personne ne te trouble*. Car quiconque recherche la gloire du monde, en craint le mépris. Quiconque aspire avec ardeur aux avantages temporels en appréhende sans aucun doute les pertes et les dommages, puisqu'il faut nécessairement que nous soyons affligés de la perte d'une chose dont la possession nous plaît et fait notre joie. De sorte que l'on est d'autant plus éloigné de la paix céleste et de la vraie sécurité que l'on s'engage avec plus d'attache aux choses basses et périssables.

Ceux, au contraire, qui n'ont de désir que pour l'éternité ne peuvent ni être élevés par la prospérité, ni abattus par l'adversité, et comme il n'y a rien au monde qu'ils puissent désirer, il n'y a non plus rien qu'ils puissent craindre. C'est ce qui fait dire à Salomon : *Quoi qu'il lui arrive, le juste n'en est point attristé* (Pr 12,21). Et dans le même livre : *Le juste a l'assurance d'un lion, et ne redoute rien* (Pr 28,1). De sorte que c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici : *Tu te coucheras sans que personne ne te trouble*, puisque l'on se met d'autant plus absolument au-dessus de la crainte qui vient du monde que l'on se dépouille plus véritablement de tous ses désirs.

Saint Paul n'était-il pas délivré de cette crainte du monde, lorsque, son cœur jouissant d'une paix tranquille et d'un plein repos, il disait : *Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus Christ notre Seigneur* (Rm 8,38-39). La force de cette charité divine reçoit des louanges de la bouche de l'Église sainte dans ces paroles du *Cantique des Cantiques* : *L'amour est fort comme la mort* (Ct 8,6). La force de la charité est comparée à celle de la mort, parce qu'elle fait mourir aux plaisirs du siècle l'âme qu'elle occupe, et elle la fortifie et l'élève d'autant plus qu'elle la rend plus insensible aux terreurs du monde.

Cependant il faut savoir qu'il est bien difficile que les méchants ne découvrent, en parlant, quelque chose de leur secrète ambition. C'est pourquoi Tsophar ne peut s'empêcher de dire ensuite : *Et plusieurs t'adresseront leurs requêtes*. Car ce n'est pas afin de se mettre en un état où les autres aient besoin d'eux, que les saints marchent avec tant de soin par les sentiers étroits de l'innocence et de la justice. Mais les hérétiques et tous les hommes corrompus veulent faire servir leur vertu apparente à devenir les médiateurs

des hommes, et, en insinuant dans leurs discours ce qu'ils souhaitent eux-mêmes, ils le font espérer à leurs auditeurs comme quelque chose de considérable. Ainsi, en prêchant les choses du ciel, ils font connaître, par la manière dont ils les promettent, ce qu'ils ambitionnent le plus; mais, de crainte de découvrir trop clairement ce qu'ils font en ne faisant espérer que des récompenses de la terre, ils se redressent aussitôt et reviennent à parler de choses plus spirituelles, ainsi qu'il paraît par la suite.

CHAPITRE XVI

De l'état misérable où seront réduits les réprouvés quand la mort les dépouillera des biens du monde, qui étaient leur seule consolation durant cette vie. Et du mauvais usage que font quelquefois les personnes doctes de leur science, en instruisant ceux qui savent plus qu'eux, et qui valent mieux.

Mais les yeux des méchants seront consumés; pour eux point de refuge. La Vérité témoigne dans son évangile que les yeux signifient l'intention, lorsqu'Elle dit : *Si ton œil est en bon état, tout ton corps sera éclairé* (Mt 6,22). Car si nos actions sont prévenues par une droite intention, quelles qu'elles paraissent aux yeux des hommes, elles seront toutes pures en la Présence du souverain Juge. Ainsi, les yeux des impies sont leurs intentions charnelles et leurs desseins criminels. Et ils perdent ces yeux, parce qu'ils négligent les biens de l'éternité, et ne désirent que les biens présents. Ils n'aspirent qu'à la gloire du monde, ils ne pensent qu'à amasser des richesses et, le cours rapide des choses qui passent les entraînant sans cesse vers leur fin, ils ne savent point rechercher d'une manière mortelle des choses mortelles. La vie de la chair dépérit à chaque instant, et cependant leurs désirs charnels croissent sans cesse. Les choses dont on jouit sont bornées par la fin qui leur est prescrite, cependant le désir ardent d'en jouir ne finit point. Mais quand la mort vient enlever les impies, tous leurs désirs se terminent nécessairement avec leur vie. Ils perdent les yeux par l'ordre sévère de la divine Vengeance, parce qu'ils n'ont pas voulu perdre leurs plaisirs durant cette vie. David avait en vue ces yeux charnels comme devant se fermer un jour à toutes leurs satisfactions passées, lorsqu'il dit dans un psaume : *En ce jour, se dissiperont tous les projets qu'ils avaient formés* (Ps 145,4). Parce qu'ils trouvent tout à coup les maux éternels auxquels ils n'avaient jamais pensé, et ils perdent en un instant les biens temporels, dont ils avaient si longtemps joui.

Pour eux point de refuge. Leur malice ne trouve point de lieu où elle puisse se cacher à la Vengeance du souverain Juge. Quand les méchants souffrent quelque affliction et quelque infortune durant cette vie, ils trouvent des voies de s'en délivrer, parce qu'ils ont aussitôt recours aux plaisirs de la vie et à la satisfaction de leurs désirs tout charnels. Ainsi, pour éviter la misère de la pauvreté, ils ont recours aux richesses. Pour ne point être abaissés par le mépris de leurs proches et de leurs amis, ils se relèvent par des charges et des dignités. Si le corps se trouve abattu par le dégoût, ils réveillent son appétit par la délicatesse des aliments. Si leur esprit est dans la tristesse, ils charment et adoucissent son chagrin par les jeux et les divertissements. Et ainsi ils ont ici-bas autant de refuges contre les maux, qu'ils peuvent se donner de diverses

sortes de joies et de plaisirs. Mais un jour tout refuge leur sera ôté, parce qu'à l'heure de la mort, leur âme ayant perdu toutes choses, se trouvera toute seule devant son Juge. Alors, la volupté s'évanouit, et il n'en demeure que le péché; et ces misérables reconnaissent inutilement, lorsqu'ils périssent, qu'ils n'ont possédé que des choses périssables.

Cependant, tant qu'ils vivent dans ce corps mortel, ils ne désirent que des choses nuisibles et pernicieuses. C'est pourquoi Tsophar ajoute : *Et l'abomination de l'âme, voilà leur espérance*. Quelles sont en ce monde les espérances du pécheur et le but de tous leurs désirs, sinon de surpasser les autres en puissance, d'aller au-delà de leurs richesses, de soumettre à son pouvoir ceux qui lui résistent, de se faire admirer de ceux qui le suivent, de satisfaire pleinement les mouvements de sa colère, de paraître magnifique envers ceux qui le flattent et qui le louent, d'accorder à sa bouche tout ce qu'elle lui demande, et d'accomplir entièrement tout ce que la volupté lui suggère ? C'est donc avec grande raison que leur espérance est appelée l'abomination de l'âme, puisque les personnes spirituelles, jugeant sainement les choses, ont en aversion tout ce que les gens charnels ambitionnent avec plus d'ardeur. Car ce que les pécheurs estiment être un grand plaisir, les justes le considèrent comme une peine.

Ainsi, l'espérance des méchants est l'abomination de l'âme, parce que là où la chair trouve son repos, l'esprit ne trouve que le tourment. Si la chair est entretenue par les choses molles et agréables, l'âme au contraire est exercée par les choses âpres et austères. La chair se repaît de plaisirs, et l'âme se fortifie par les amertumes. Les choses rudes blessent la chair, les douces, au contraire, font mourir l'âme. Et de même que celles qui sont pénibles tuent le corps, ainsi les agréables et voluptueuses donnent le coup de la mort à l'âme. Il est donc vrai de dire que l'espérance des gens charnels est l'abomination de l'âme, puisque ce qui fait vivre agréablement le corps pour un temps fait mourir l'âme malheureusement pour toute une éternité.

Tsophar aurait eu raison de dire toutes ces grandes vérités, si le bienheureux Job ne les eût point avant cela si divinement prêchées par la sainteté de ses actions; mais comme il veut donner des règles de bien vivre à celui qui est beaucoup meilleur que lui, et qu'il s'efforce d'instruire dans la science de la vraie sagesse celui qui était beaucoup plus savant, il perd tout le mérite de son discours, et l'indiscrétion qui s'y mêle en détruit toute la vertu et toute la force. Car c'était vouloir verser la liqueur de la science dans un vase qui en était déjà tout rempli.

Et en effet, les indiscrets usent aussi mal des trésors de science qu'ils possèdent, que font les fous et les étourdis des biens temporels. Ainsi l'on ne voit que trop souvent que ceux qui sont comblés des biens de la terre, en donnent avec profusion à ceux qui en ont déjà beaucoup, afin de faire paraître qu'ils en ont bien davantage que tous les autres. Il en est de même des méchants qui connaissent la vérité : ils débitent souvent les préceptes de la justice à ceux qui sont plus justes qu'eux, non pas afin d'instruire ceux qui les écoutent, mais seulement pour faire paraître avec ostentation quelle est leur doctrine. Comme ils s'imaginent surpasser tous les autres en sagesse, ils pensent ne jamais rien dire à personne qui ne soit selon sa portée et proportionné à ses lumières.

C'est ainsi que tous les méchants et les hérétiques ne font point de difficulté d'enseigner avec orgueil ceux qui valent beaucoup mieux qu'eux, parce qu'ils considèrent tout le reste des hommes comme leur étant inférieurs en capacité et en mérite. Mais l'Église sainte fait descendre tous les superbes du faite orgueilleux de leur propre estime, et elle réduit avec une main discrète tous ses enfants dans l'union de l'égalité. C'est pourquoi le bienheureux Job, qui était un des saints membres de cette divine Église, voyant dans les discours de ses amis les marques de la présomption de leurs esprits leur répond de cette manière.

CHAPITRE DOUZIÈME DU LIVRE DE JOB

1. Job prit la parole et dit : 2. Il semble, à vous entendre parler, que vous soyez les seuls hommes qui soient sur la terre, et qu'avec vous seuls soit née la sagesse. 3. J'ai tout aussi bien que vous de l'intelligence, moi, je ne vous suis point inférieur; et qui ne sait les choses que vous dites ? 4. Celui qui est moqué par ses amis comme je le suis, invoquera Dieu, et il en sera exaucé; car on se rit de la simplicité du juste ! 5. C'est une lampe que les riches méprisent dans leurs pensées, et qui est préparée pour un temps certain.

CHAPITRE XVII

Avec quelle discrétion et quelle douceur Job réprime l'arrogance de ses amis. Et qu'il est moins dangereux pour les justes que leur piété soit exposée aux railleries des méchants qu'à leurs louanges.

Il semble, à vous entendre parler, que vous soyez les seuls hommes qui soient sur la terre, et qu'avec vous seuls soit née la sagesse. S'estimer plus raisonnable que tous les autres, n'est-ce pas se vanter d'être le seul homme sur la terre ? Car il arrive d'ordinaire que quand la présomption élève l'esprit de l'homme, il se met au-dessus des autres, il les méprise, et, n'admirant que lui seul, il n'a de la complaisance que pour lui-même. Ainsi tout impertinent qu'il est, il se flatte d'une sagesse particulière : il se moque des paroles qu'il entend et admire celles qu'il dit. Comme donc il croit qu'il n'y ait que lui de sage, n'est-ce pas comme s'il imaginait que la sagesse soit seulement venue au monde avec lui ? Car s'attribuer à soi seul ce qu'on ne veut pas reconnaître dans les autres, c'est renfermer le temps de la sagesse dans l'espace de sa vie.

Il faut aussi remarquer quelle est la discrétion dont le saint homme Job use ici envers ses amis, afin de réprimer doucement leur arrogance, lorsqu'il ajoute : *J'ai tout aussi bien que vous de l'intelligence, moi, je ne vous suis point inférieur.* Qui ne sait de combien Job surpassait ses amis et en vertu et en savoir ? Mais pour les guérir de leur orgueil, il se contente de dénier qu'il leur soit inférieur, et, de crainte de sortir de son humilité ordinaire, il ne veut pas dire qu'il les surpasse. Ainsi, en se comparant à eux, au lieu de s'y préférer, il leur insinue agréablement que, ne lui étant pas pareils, ils devaient apprendre de lui, afin que la vue d'une éminente sagesse, qui se rabaisse volontairement, empêchât une science médiocre de s'élever au-dessus de sa capacité et de sa portée.

Il rappelle aussi fort bien à un sentiment d'égalité ceux qu'il voyait s'enfler de présomption dans la pensée d'un mérite singulier, lorsqu'il leur dit ensuite : *Et qui ne sait les choses que vous dites ?* Comme s'il disait clairement : Puisque vous ne dites que des choses qui sont connues de tout le monde, quel sujet avez-vous de vous vanter avec tant de présomption d'une singulière doctrine ?

Après avoir ainsi réprimé d'abord l'arrogance de ses amis par cette douce correction, en les portant à se considérer comme égaux aux autres, il ouvre la bouche pour leur étaler la pure doctrine de la vérité, afin qu'étant humiliés, ils apprennent quel est le poids de la vérité, pour l'écouter ensuite avec vénération et avec respect.

Celui qui est moqué par ses amis comme je le suis, invoquera Dieu, et il en sera exaucé. Quand une âme faible reçoit des applaudissements de la part des hommes, elle sort comme au-dehors d'elle-même pour s'abandonner à la joie; elle oublie facilement les bons desseins qu'elle avait formés dans le secret de son cœur, et elle se laisse volontiers emporter à ce qui la flatte au dehors, de sorte qu'elle est ravie, non de ce qu'elle est bienheureuse, mais de ce que le monde dit qu'elle l'est. Ainsi, en ne pensant qu'aux louanges qu'elle reçoit, elle perd tout le bien qu'elle avait commencé d'avoir, et ce qui devait faire louer en elle les Dons de Dieu, est cela même qui les lui fait perdre.

D'ailleurs il arrive quelquefois que pendant qu'une personne s'occupe avec assiduité et avec ardeur à l'exercice des bonnes œuvres, il est l'objet de la raillerie des pécheurs. Il fait des merveilles dans la pratique de la vertu, et il ne reçoit que des injures et des opprobres. Et ainsi, au lieu qu'il eût pu s'évaporer au vent des louanges et comme sortir hors de lui, il est pressé, par la confusion qu'il reçoit de la part des hommes, de rentrer en lui, et de s'attacher à Dieu avec d'autant plus de fermeté qu'il ne trouve plus rien au dehors où il puisse prendre son repos. Il met toute son espérance dans son Créateur, et c'est le seul témoin de son innocence auquel il s'adresse parmi les dérisions et les moqueries. Son cœur affligé s'unit d'autant plus inséparablement à Dieu, qu'il se voit plus éloigné des applaudissements et de la faveur des hommes. En cet état, il fonde en prières, et, se sentant persécuté au dehors, il se porte à pénétrer avec plus d'exactitude dans l'intérieur de son âme.

C'est donc avec beaucoup de raison que Job dit ici : *Celui qui est moqué par ses amis comme je le suis, invoquera Dieu, et il en sera exaucé*, parce que quand les méchants offensent les bons, ils font assez voir quel est le témoin qu'ils cherchent de leurs actions. Et les bons d'autre part, étant touchés de componction dans leur prière lorsqu'on les offense, s'unissent d'autant plus à Dieu pour obtenir qu'Il les exauce qu'ils sont détachés d'eux-mêmes par l'éloignement des louanges humaines.

Or il faut remarquer la force de ses paroles : *comme je le suis*. Car il y en a qui sont exposés aux railleries des libertins et qui néanmoins ne sont point exaucés de Dieu dans leurs prières. Parce que la moquerie, ayant pour objet quelque défaut ou quelque vice, il est indubitable qu'elle ne nous acquiert d'elle-même aucun mérite de vertu. Élie se moqua des prêtres de Baal, qui imploraient ce faux dieu par leurs clameurs, et leur dit par manière de raillerie : *Criez plus haut; car votre dieu parle peut-être à quelqu'un, ou bien il est en chemin, ou dans une hôtellerie* (3 Rois 18,27). Mais cette moquerie ne

rendit pas ces faux prêtres plus vertueux, parce qu'ils la méritaient par leurs superstitions et par leurs péchés. Ainsi, Job dit fort bien ici : *Celui qui est moqué par ses amis comme je le suis, invoquera Dieu, et il en sera exaucé.* D'autant que ces moqueries unissent véritablement à Dieu celui qui par l'innocence de sa vie s'éloigne de la dépravation des méchants.

CHAPITRE XVIII

Que la prudence et la simplicité des enfants de Dieu, étant toute opposée à celle des enfants du siècle, est traitée par eux de sottise et d'extravagance.

Car on se rit de la simplicité du juste ! La sagesse de ce monde consiste à cacher avec artifice les pensées qu'on a dans le cœur, à déguiser ses sentiments par la dissimulation de ses paroles, à persuader que les choses fausses sont vraies et que les vraies sont fausses. Cette prudence est mise en usage dès la plus tendre jeunesse, et on la montre même aux enfants. Ceux qui la connaissent méprisent tous les autres avec orgueil, et ceux qui l'ignorent admirent avec respect ces prudents du siècle, parce que cette damnable duplicité est voilée du nom d'adresse et de savoir-vivre.

Cette sagesse mondaine apprend à ses sectateurs à rechercher les premiers honneurs, à jouir avec joie du faste et de la gloire temporelle que l'on s'est acquise, à rendre aux autres avec usure le mal qu'ils nous auront fait, à ne point céder quand on le peut à quiconque nous résiste, et à dissimuler par une douceur apparente tout ce que notre malice est impuissante d'exécuter. La prudence des saints, au contraire, consiste à ne jamais rien dissimuler, à découvrir ses sentiments par ses paroles, à aimer la vérité, à fuir le mensonge, à faire du bien gratuitement, à souffrir le mal plutôt que d'en faire, à ne point rechercher de vengeance des injures qu'on reçoit, et à considérer comme un très grand avantage les opprobres et les confusions que l'on souffre pour l'amour de la vérité.

Mais on se moque de cette simplicité des justes, parce que les sages du siècle appellent sottise cette vertu de candeur et d'innocence. Ils estiment folie tout ce que l'on fait avec sincérité, et, aux yeux de cette sagesse charnelle, tout ce que la vérité approuve et demande passe pour ridicule et extravagant. Et en effet, y a-t-il rien de plus fol aux yeux du monde que de découvrir par ses paroles tout ce qu'on a sur le cœur, de ne rien déguiser avec artifice, de ne point se venger des injures, de prier en faveur de ceux qui nous chargent d'imprécations, de rechercher la pauvreté, d'abandonner ce que l'on possède, de ne point résister à celui qui nous ravit notre bien, et de tendre l'autre joue à celui qui nous a donné un soufflet ?

C'est pour cela que Moïse, cet homme si sage dans la prudence divine, dit autrefois admirablement aux amateurs de ce monde : *Sacrifierions-nous au Seigneur notre Dieu les abominations des Égyptiens ?* Car les Égyptiens font difficulté d'immoler des brebis, mais les Israélites offrent à leur Dieu ce que les Égyptiens ont en abomination. Parce que les justes font un sacrifice de vertu, de cette simplicité de conscience que les pécheurs estiment indigne et méprisable. Et ils immolent à Dieu par leurs actions cette pureté et cette innocence que les méchants ont en abomination, et qu'ils regardent comme une folie.

CHAPITRE XIX

Que tandis que les justes, qui sont privés des biens et des avantages du monde, sont méprisés des riches et des orgueilleux, leur piété brille d'un merveilleux éclat aux Yeux de Dieu par leurs bonnes œuvres.

Job explique ensuite cette simplicité en peu de mots, mais très propres à la bien faire connaître, lorsqu'il ajoute : *C'est une lampe que les riches méprisent dans leurs pensées.* Que nous marque-t-il ici par *les riches*, sinon la présomption des superbes, qui n'ont aucune considération pour l'Avènement du souverain Juge, tant leurs pensées sont pleines d'orgueil ? Car il y en a que les richesses ne rendent point plus superbes, mais qui tirent vanité de leurs bonnes œuvres. Il y en a d'autres qui, se voyant dans l'affluence des biens de la terre, méprisent les vraies richesses du ciel, n'ont point d'amour pour l'éternelle patrie et s'imaginent qu'étant comblés des biens temporels, ils n'ont plus besoin de rien.

Ce ne sont donc pas les richesses qui sont criminelles, mais seulement l'affection aux richesses. Car tout ce que Dieu a fait est bon, mais qu'arrive-t-il de celui qui use mal de ce qui est bon en soi, sinon que par son insatiable avidité le pain qui aurait dû le faire vivre le fait mourir ? Le Lazare qui parvient au repos de l'éternité était fort pauvre, et cet orgueilleux de l'évangile, qui tomba dans les tourments de l'enfer, était fort riche. Cependant, Abraham, qui tenait Lazare dans son sein, avait été riche aussi, et disait autrefois à son Créateur : *Voici, j'ai osé parler au Seigneur, moi qui ne suis que poussière et cendre* (Gn 18,27). Quel estime devait faire de ses richesses celui qui ne s'estimait lui-même que cendre et poussière ? Et comment ses grands biens eussent-ils pu enfler de présomption celui qui avait des sentiments si bas et si méprisables de lui-même ?

Il y a encore une troisième sorte de personnes, qui, n'ayant point de biens, ne laissent pas d'avoir le cœur enflé d'orgueil. Ils ne sont point élevés dans le monde par la considération que les richesses y donnent, et néanmoins leur esprit vain et superbe les met au rang de ces riches réprouvés du siècle. Tous ceux donc à qui l'amour de la vie future n'inspire point d'humilité sont ici marqués par l'Écriture sous le nom de riches, parce qu'au dernier Jugement, il ne sera fait aucune différence entre ceux qui se seront élevés de présomption pour leurs richesses et ceux qui en auront témoigné dans leurs actions.

Ainsi ces superbes du siècle, n'ayant que du dédain pour la vie humble et abjecte des personnes simples, s'en moquent avec des sentiments pleins de vanité. Car, voyant que ces personnes manquent des biens extérieurs auxquels ils aspirent de toutes leurs forces, ils les méprisent comme des sots et des insensés, qui sont privés des choses qu'ils estiment tant, soit qu'ils les possèdent, soit seulement qu'ils les désirent avec passion, et ils considèrent comme des morts ceux qui ne vivent pas, comme eux, une vie charnelle.

Car les gens du monde, qui ont l'esprit tout terrestre, regardent ceux qui sont morts aux désirs du siècle comme s'ils étaient déjà morts selon le corps. Et c'est ce que le miracle que le Sauveur fit dans l'évangile en délivrant un enfant de l'esprit impur signifie admirablement, car il est dit de cet esprit : *Et il sortit, en poussant des cris, et en l'agitant avec une grande violence. L'enfant*

devint comme mort, de sorte que plusieurs disaient qu'il était mort. Mais Jésus, l'ayant pris par la main, le fit lever. Et il se tint debout (Mc 9,26-27). Il semble être mort, parce qu'il est délivré du démon, d'autant que quiconque s'est assujéti ses désirs terrestres a éteint en soi sa vie charnelle, et paraît comme mort aux yeux du monde, n'ayant plus ce possesseur cruel, qui l'agitait si violemment par ses passions impures. Et plusieurs le croient mort, parce que tous ceux qui ne vivent point spirituellement considèrent comme des morts ceux qui ne courent pas comme eux après les biens charnels et terrestres.

Mais parce que ces railleurs de la piété et de la simplicité chrétiennes portent eux-mêmes le nom de chrétiens, le respect de la religion les retient quelquefois de s'en moquer publiquement. C'est pourquoi ils sont souvent contraints de rire en secret de ces personnes simples et innocentes, qu'ils regardent comme des esprits faibles et dignes de toute sorte de mépris. Ce n'est donc pas sans raison que Job dit ici : *C'est une lampe que les riches méprisent dans leurs pensées*, puisque les superbes, étant incapables de connaître la valeur des biens futurs, estiment comme des personnes de néant tous ceux qui ne possèdent pas ces biens terrestres, qui sont les seuls qu'ils prisent et qu'ils chérissent.

Car il arrive souvent que les élus que Dieu conduit à la félicité éternelle sont abattus durant cette vie par de continuelles adversités, qu'ils ne sont point soutenus par l'abondance des biens de la terre, qu'ils ne brillent point par le lustre des dignités séculières, qu'ils ne sont point suivis d'une grande multitude de serviteurs et de courtisans, qu'ils ne brillent point aux yeux des hommes par la richesse et la magnificence de leurs habits, et qu'au contraire ils paraissent fort méprisables, et tout à fait indignes de l'estime et de la gloire du monde, néanmoins, aux Yeux du souverain Juge, qui pénètre l'intérieur, ils sont brillants de vertu et ils brillent par le mérite de leur vie, pendant qu'ils craignent l'honneur, qu'ils souffrent le mépris, qu'ils mortifient leur chair par la continence, qu'ils ne s'engraissent, pour ainsi dire, qu'en esprit par l'amour divin, qu'ils sont toujours prêts à souffrir, qu'étant fermes pour la justice ils endurent avec joie les ignominies, qu'ils compatissent avec tendresse de cœur aux afflictions de leur prochain, qu'ils ne sont pas moins aises de sa prospérité que de la leur propre, qu'ils repassent sans cesse dans leur esprit la Parole divine avec une soigneuse application, et qu'ils ne savent ce que c'est que de répondre avec équivoque et dissimulation aux demandes qu'on leur fait.

C'est donc avec beaucoup de raison que la simplicité du juste est appelée *une lampe*, et qu'il est dit qu'elle est *méprisée*. Car c'est une *lampe*, puisqu'elle luit intérieurement, et elle est méprisée puisqu'elle ne luit pas à l'extérieur. Elle brûle au dedans par la flamme de la charité, et elle ne brille au dehors par aucun éclat. Ainsi elle luit et est méprisée, parce que le juste a le cœur tout embrasé des flammes divines de la vertu, et en même temps il paraît abject et indigne d'honneur et d'estime. Car les esprits charnels sont incapables d'estimer autre chose que les biens qu'ils voient.

On lit dans l'Écriture que le père de David méprisait tellement ce fils, tout saint qu'il était, qu'il ne daigna pas le faire paraître devant Samuel. Ainsi, le prophète lui ayant demandé, après qu'il eut fait venir sept de ses enfants en sa présence, s'il n'en avait pas davantage, le brave homme répondit avec grand

mépris : *J'ai encore un petit garçon qui fait paître mes brebis* (1 Rois 16,11), mais aussitôt qu'il fut venu, Samuel qui le choisit, dit : *L'homme regarde à ce qui frappe les yeux, mais Dieu regarde au cœur* (1 Rois 16,7). David fut donc comme une *lampe* lumineuse par son innocence, mais qui était fort *méprisée*, parce que sa lumière n'éclatait pas aux yeux de ceux qui n'en avaient que pour les choses extérieures.

CHAPITRE XX

Que les saints, affichant durant cette vie l'humiliation, à l'exemple de saint Paul, lors même qu'ils sont revêtus de la gloire temporelle, Dieu les fera un jour paraître avec plus d'éclat dans l'autre vie. Exemple de Jésus Christ, qui sera d'autant plus sévère dans son Jugement qu'Il aura été plus humble et plus patient dans le temps de sa vie mortelle.

Il arrive toujours aux saints, ou qu'ils ne brillent point de la gloire temporelle, ou s'ils en sont revêtus, qu'ils la mettent sous leurs pieds, afin de se maintenir toujours supérieurs à ce vain honneur et de ne pas s'y assujettir en y mettant leur joie et leur complaisance. C'est pour cela que saint Paul, cet admirable prédicateur de la vérité, rabaisait la gloire de son apostolat aux yeux des hommes lorsqu'il disait : *Nous aurions pu nous produire avec autorité comme apôtres de Christ, mais nous avons été pleins de douceur au milieu de vous* (1 Th 2,6-7).

Il paraît que le sentiment de vanité que les richesses impriment était encore demeuré gravé dans le cœur de ses auditeurs, lorsqu'il leur fait dire : *Les lettres de Paul sont sévères et fortes; mais, présent en personne, il est faible, et sa parole est méprisable* (2 Co 10,10). Car ils ne pouvaient se figurer que celui qui écrivait si excellemment pût converser avec eux d'une manière commune et ordinaire, de sorte que, comme ils le considéraient tout ensemble et méprisable par sa manière commune à vivre et élevé par ses écrits, leur esprit leur fit mépriser la présence de ce même Apôtre, qui par la force de ses lettres avait attiré leur estime et leur vénération.

Ainsi, saint Paul était véritablement *une lampe méprisée* dans les pensées des riches, puisque les leçons d'humilité qu'il donna à ses disciples rudes et grossiers excitèrent leur orgueil à le traiter avec injure. Car c'est une chose horrible que ce qui devait guérir l'enflure de ces disciples superbes ne servit qu'à la faire grossir davantage, et que leurs esprits tout charnels ne considérèrent qu'avec dédain ce que leur maître leur présentait à imiter. Et en effet, n'était-ce pas une lampe méprisée, puisque, brillant de l'éclat de tant de vertus, il souffrit de si cruelles persécutions ? Il fait la fonction d'ambassadeur dans les chaînes, et ses liens deviennent illustres dans tout le prétoire; il est battu de verges et est exposé à une infinité de périls et de la part de sa nation, et de la part des gentils; il est lapidé à Lystré, et il est traîné par les pieds hors de la ville comme un homme qui avait été laissé pour mort.

Mais jusqu'à quand cette lampe sainte sera-t-elle traitée avec ignominie et avec mépris ? Ne déploiera-t-elle jamais sa lumière, et ne paraîtra-t-elle jamais avec tout l'éclat dont elle brille en elle-même ? Elle le fera certes, puisque, après que Job a dit que les riches la méprisent, il ajoute ensuite : *et qui est préparée pour un temps certain*. Le temps qui est ordonné pour faire paraître

la lumière de cette lampe spirituelle est le jour prédestiné pour le dernier Jugement, auquel Dieu fera briller avec grand éclat tous les justes, qui semblent maintenant si rabaissés et si méprisables. Car ceux qui sont maintenant, pour l'amour de Dieu, jugés avec tant d'injustice par le monde, viendront alors pour être avec Dieu les juges du monde. Alors leur lumière répandra ses rayons avec un éclat d'autant plus vif, que les méchants les auront persécutés avec plus d'inhumanité durant cette vie. Alors les réprouvés reconnaîtront clairement que ceux qui ont abandonné toutes les choses de la terre sont soutenus et protégés de la Toute-Puissance de Dieu même.

C'est pourquoi Jésus Christ dit à ses disciples : *Je vous le dis en vérité, quand le Fils de l'homme, au renouvellement de toutes choses, sera assis sur le trône de sa Gloire, vous qui M'avez suivi, vous serez de même assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël* (Mt 19,28). Ce n'est pas que cette cour souveraine de la Justice céleste ne soit composée que de douze juges, mais ce nombre nous figure l'universalité de ceux qui, ayant abandonné tous leurs biens pour l'amour de Dieu, obtiendront alors la puissance de juger les autres, puisqu'il est certain que quiconque, en vue de ce dernier Jugement, se sera maintenant mortifié par une pauvreté volontaire, viendra alors pour faire la fonction de juge avec le souverain Juge des hommes.

C'est ce qui fait dire à Salomon en parlant de l'Époux sacré de la sainte Église : *Son mari est considéré aux portes, lorsqu'il siège avec les anciens du pays* (Pr 31,23). Et Isaïe : *Le Seigneur entre en jugement avec les anciens de son peuple* (Is 3,14). Et c'est pour cette même raison que la Vérité ne considère plus ses disciples comme de simples serviteurs, mais même comme ses amis lorsqu'Elle dit dans l'évangile : *Je ne vous appelle plus serviteurs, mais mes amis* (Jn 15,15). David les avait en vue quand il disait : *À mes yeux, tes amis ont beaucoup de prix, ô Dieu* (Ps 138,17). Puis, après avoir considéré l'élévation de leur âme, pour faire voir avec quelle hauteur ils foulaient aux pieds la gloire du monde, il ajoute : *Leur souveraineté a été puissamment affermie* (Ibid.). Et de crainte que nous crussions qu'il n'y en a que très peu d'élevés jusqu'au comble de cette grandeur et de cette perfection, il dit ensuite : *Si je les compte, ils sont plus nombreux que les grains de sable* (Ps 138,18). Parce que tous ceux qui s'humilient volontairement en ce monde pour l'amour de la vérité seront comme autant de lampes ardentes, qui répandront leur lumière au dernier Jugement.

Disons donc avec Job : *C'est une lampe que les riches méprisent dans leurs pensées, et qui est préparée pour un temps certain*. Car tous les justes sont méprisés comme des personnes viles et abjectes, tant que, vivant sur terre, ils n'ont aucun éclat de gloire, mais paraîtront dignes d'admiration quand ils seront dans le ciel brillants de lumière.

Jetons maintenant les yeux de notre âme sur la conduite de la Vie de notre Sauveur, et prenons plaisir à remonter insensiblement des membres au Chef. Car Il a été une véritable lampe lorsque, mourant sur la croix pour le rachat de nos péchés, Il a répandu sa Lumière sur les ténèbres de nos âmes par ce bois sacré. Saint Jean considérait la clarté que cette Lampe divine nous communique quand il disait : *Il était la véritable Lumière, qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme* (Jn 1,9). Et il voyait cette même Lampe méprisée des riches du siècle dans leurs pensées, lorsqu'il ajoute : *Elle est*

venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue (Jn 1,11).

Hérode eut la curiosité de voir la lumière de cette Lampe, lorsqu'il désira être le spectateur d'un de ces miracles, selon ces paroles de l'évangile : *Depuis longtemps, il désirait Le voir, à cause de ce qu'il avait entendu dire de Lui, et il espérait qu'il Le verrait faire quelque miracle* (Lc 23,8). Mais cette lampe céleste ne lança aucun rayon de lumière, d'autant qu'Il ne voulut rien faire paraître d'extraordinaire et d'admirable devant cet impie, qui ne recherchait pas un miracle par le mouvement d'une piété véritable, mais seulement par esprit de curiosité. Ainsi, le Sauveur ne répondit rien à toutes les demandes qu'il Lui fit, Il ne daigna pas satisfaire



l'attente de ces infidèles par des miracles, et, se cachant en Lui-même, Il abandonna au dehors tous ces ingrats, qui ne cherchaient que des choses extérieures, car Il aimait mieux être méprisé publiquement par les superbes que d'être loué vainement par des incroyants. Aussi cette Lampe divine fut à l'heure même traitée de mépris, selon ces paroles de l'évangile : *Hérode, avec ses gardes, Le traita avec mépris; et, après s'être moqué de Lui, Le fit revêtir d'un habit éclatant* (Lc 23,11).

Mais cette Lampe, qui a souffert sur la terre les mépris et les moqueries, brillera d'un éclat infini dans le ciel par son Jugement. C'est pourquoi Job dit ensuite qu'elle était *destinée pour un temps certain*. David parle de ce temps quand il dit dans un psaume : *Au temps que J'aurai fixé, Je jugerai avec droiture* (Ps 74,3). La Vérité dit aussi Elle-même dans son évangile : *Mon temps n'est pas encore arrivé* (Jn 7,6). Et saint Pierre dans les Actes dit : *Il faut que le ciel Le garde jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses* (Ac 3,21).

Cette Lampe donc, qui est maintenant dans le mépris, est destinée à paraître dans un certain temps, parce que le Sauveur, qui a souffert en ce monde les ignominies et les outrages des pécheurs, jugera leurs péchés au dernier jour. Et Il le fera alors avec une rigueur d'autant plus sévère qu'Il a

maintenant témoigné sa Patience avec plus de miséricorde, en appelant les pécheurs à la pénitence. De sorte que, après les avoir attendus longtemps à se convertir, Il livrera sans retour à des supplices éternels tous ceux qui ne se seront pas convertis.

C'est ce qu'Il nous marque en peu de mots par les paroles d'un prophète : *J'ai longtemps gardé le silence, Je Me suis tu, Je Me suis contenu; mais enfin, Je crierai comme une femme en travail* (Is 42,14). Car comme nous l'avons déjà dit ci-devant, une femme qui accouche se délivre d'un fardeau qu'elle avait porté longtemps. Celui donc qui est toujours demeuré en silence crie comme une femme qui accouche, c'est-à-dire que le Juge qui doit venir, après avoir supporté longtemps les péchés des hommes sans les punir, manifestera un jour par la sévérité de son examen combien rigoureux sont l'arrêt et le jugement qu'Il avait jusqu'alors gardés dans le secret de son cœur.

Que personne donc ne méprise cette Lampe lorsqu'Elle est cachée, de crainte que, lorsqu'Elle lancera du ciel les rayons de ses Lumières, Elle ne le brûle et ne le consume. Car Elle brûlera un jour pour notre peine, si Elle ne brûle pas maintenant pour notre pardon. Ainsi, puisque la Grâce divine nous accorde maintenant un temps de vocation, fuyons, pendant que nous le pouvons encore, la Colère de Celui qui est partout, en changeant en mieux notre vie mauvaise. Nul n'évitera l'effroyable punition de ce dernier Jugement, à l'exception de ceux qui se seront cachés à sa rigueur par une sincère conversion.

Mais il faut s'arrêter un peu ici, après ce que Dieu nous a fait la grâce de dire en ces deux premières parties. Car la suite de notre texte est si pleine de mystères qu'il est impossible d'en resserrer l'exposition en peu de paroles. Nous la remettons donc aux livres suivants, et nous espérons que le lecteur reviendra à cette lecture avec d'autant plus d'ardeur qu'il aura repris un peu d'haleine par l'interruption de notre discours, et qu'il se sera reposé dans la division générale de tout cet ouvrage.

Fin de la seconde partie.

